

Le Monde illustré

I. Le Monde illustré. 1863-02-14.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 11 VOLUMES : 127 FRANCS

7^e Année. N^o 505. — 14 Février 1863.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDÀ.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE. — TEXTE : Courrier de Paris. — Charles Dickens. — Bal costumé donné par Leurs Majestés Impériales aux Tuileries. — Les garrotteurs de Londres. — Types parisiens : le berger en chambre. — Le réveil d'une conscience. — Arsenal d'artillerie à la Vera-Cruz. — Une séance du conseil de guerre à la Vera-Cruz. — Pour cent sous. — Courrier du Palais. — Les

Médiums américains à Paris. — Passage des Cumbres de Maltratta. — Les plateaux des Cumbres. — Sentiments et passions des chiens. — Mémoires d'Hotelot. — Théâtre. — Chronique musicale. — Exposition de Londres. — Echecs.

GRAVURES : Episode du bal costumé donné par S. M. l'Impératrice. — Charles Dickens. — Une attaque nocturne par les étran-

giers dans une rue de Londres. — Jacques Simon, le berger en chambre. — Arsenal d'artillerie établi à la Vera-Cruz. — Séance du conseil de guerre tenu à la Vera-Cruz. — Le plateau des Cumbres de Maltratta. — La colonne française gravissant les Cumbres de Maltratta. — Sentiments et passions des chiens. — Machine à mortaiser, moulin ramasseur. — Rébus.



Episode du bal costumé donné par S. M. l'Impératrice (ballet des abeilles, l'arrivée des ruches).

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : DU FIACRE ACTUEL ET DE SON USAGE. — SES CHEVAUX. — SES COCHERS. — VŒUX STÉRILES. — QUE L'ENCOMBREMENT DES BALS NE DATE PAS D'HIER. — EXEMPLE DE 1821. — UN FRAGMENT INÉDIT DE LESSING A PROPOS DES VIEILLES FILLES. — LE SAPHIR DU GÉNÉRAL DE NANSOUTY. — LE BARON FÉLIX D'OR... ET SA CIRCULAIRE. — SUR LES MODÈS NOUVELLES. — ON NE SE SERRE PLUS — MAIS ON S'ACCABLE! — COMME QUOI UNE FEMME A LA MODE NE PEUT PLUS MONTER FAIRE SES VISITES. — UNE PRÉSENTATION. — UNE ANECDOTE REMISE A NEUF.

Il ne faudrait pas habiter un peu loin du centre même du Paris développé par l'annexion, — ce centre considéré, si l'on veut, comme étant la place de la Bourse, — pour ne pas s'associer pleinement à la croisade en ce moment entreprise de divers côtés contre le système actuel de locomotion vénale mis à la disposition du public.

Le *Journal des Débats* a publié sur la matière, par la plume très-logique de M. Baudrillard, un article répété et appuyé dans plusieurs autres feuilles (*l'Union* entr'autres), auquel s'associera chaleureusement quiconque, habitant loin du centre indiqué, est contraint de monter souvent dans ces lentes et incommodes machines qu'on appelle voitures de place; — et aussi de remise, — car ces dernières, soustraites à une surveillance disciplinaire et générale, sont, pour la plupart, fort au-dessous du service qu'on en attend pour le prix qu'on leur paye.

La lenteur est peut-être la principale récrimination qu'on puisse adresser aux fiacres de Paris, en cela si vivement battus, *distancés* par les cabs de Londres, une ville pourtant plus encombrée que Paris! Cette lenteur est dans tout : avant, pendant et après. Avant... parce que le cocher que vous prenez, et auquel, pour gagner quelques instants, vous faites souvent signe de loin, parce que ce cocher n'en finit pas d'arranger ses chevaux, de délivrer le numéro-annonce, de se reboutonner, de monter sur son siège, de s'y installer sous son tablier de cuir ou sa couverture. Rien de plus insupportable que ces préparatifs trainants. Mais la tortue se meut enfin... Nous entrons dans le pendant.

Or, il y a ceci de singulier et que nous avons souvent observé, non sans surprise : c'est que le fiacre où l'on est, se voit toujours dépassé par tous ceux où l'on n'est pas. Et que de prétextes pour ralentir encore ce qui est déjà si indolent! pour remettre au pas ce qui trotte sur soi, si peu, et tellement à regret, qu'à la façon dont vont, ou plutôt dont ne vont pas les choses, le fiacre qu'on va payer semble vous rendre de mauvaise grâce un service... au lieu d'accomplir allègrement un devoir qui est sa profession, sa raison d'être, son pain et son foin, sa vie!

Et remarquez ceci sur les passants en fiacre ou sur vous-même : qu'à moins d'être un lymphatique, un somnolent, un rêveur plein d'apathie, cette lenteur vous excite à porter le haut du corps en avant, — au lieu de rester plus ou moins confortablement le dos appuyé au fond de la machine, — et comme si cet espèce d'élan de votre impuissance vous faisait aider à la traction, multiplier les tours de roue, et activer le jeu d'articulation de cette bête de l'Apocalypse, qui dort en se trainant... sans doute dans l'espoir de rêver avoine.

Mais enfin, après le double du temps nécessaire dérobé à votre vie et exigé de votre bourse, vous arrivez pourtant au terme de votre voyage et de votre impatience. La lenteur va continuer après, non moins qu'avant et pendant!

Il faut payer. Si vous n'avez pu, par avance, calculer le temps employé et préparer sagement la monnaie relative, vous entrez dans la troisième série des lenteurs. Le cocher feint d'avoir à retenir des bêtes qui sont déjà comme vissées à terre. Il faut qu'il fixe les guides, dépose son fouet. Il faut que cet homme se désencombre de son cuir, de sa couverture, qu'il ouvre les replis de son carrick ou de sa houppelande où il y a du rouge, comme si pareille défroque pouvait offrir la plus lointaine et la plus folle apparence de livrée. Il faut qu'il se fouille, qu'il tire sa bourse de cuir. Sa pipe est dessus. Il faut poser la pipe dans un bon endroit, loin de tout péril... cher et dégoûtant objet! Alors arrive le moment où ce gros homme, plus malin qu'il n'est gros, va tenter de forcer la main

au *pour-boire*, quelque chose de mieux nommé que ses rosses lorsqu'on les appelle chevaux. Le cocher a bien vite fait son calcul! Il sait de quelle façon et de quelle monnaie il doit vous rendre pour vous impatienter et mettre le comble à la mesure de tous les attardements. Ou bien il n'a pas de quoi changer, et il offre de descendre... d'aller quérir la monnaie dans les boutiques des environs. Vous prévoyez tout ce qui en devra résulter de retards nouveaux, et vous vous décidez à laisser aux griffes du madré le double de ce que vous lui vouliez raisonnablement donner.

Tel est aujourd'hui l'image du fiacre. Je n'ai rien dit du véhicule en lui-même, il y en a de propres : une lettre administrative nous l'a dit lors des réclamations publiques à propos des nouveaux tarifs — ce fameux quart d'heure à vingt sous, de pratique si difficile. — (Nota : un conseil au lecteur. Le seul moyen pour réussir à utiliser sérieusement et sans abus la course d'un quart d'heure, c'est de dire au cocher la destination qu'on rêve... en lui ordonnant de s'arrêter en chemin le temps révolu. On en sera quitte pour faire le reste de la course à pied.)

Le remède à tout cela, le *Journal des Débats* l'a indiqué en reconnaissant, comme nous le faisons équitablement, que l'administration actuelle, dirigée par un personnage important et rempli d'intentions excellentes, fait ce qu'elle peut avec un matériel de gens, de bêtes et de choses, qu'il lui serait difficile de renouveler d'un seul coup, — comme on fit des lanternes à l'huile lorsqu'apparut le gaz et qu'on exporta dans des contrées à nègres. Ce remède, c'est la libre concurrence anglaise.

Un mot encore : on se demande pourquoi, sur le petit bulletin imprimé en rose que le cocher remet au voyageur, la seule chose qu'il soit à peu près impossible de lire est précisément la seule nécessaire, c'est-à-dire celle même qui, en outre du numéro de la voiture, fait l'objet de ce bulletin, c'est-à-dire : *les prix de la course ou de l'heure diurnes ou nocturnes*. En effet, ce bulletin, sans doute affermé à une compagnie d'annonces qui le fait imprimer grossièrement, et le livre tout accommodé à l'administration des fiacres, — moyennant quelque fort droit payé, — ce bulletin, disons-nous, offre toutes sortes de renseignements qu'on ne cherche pas, sur le prix des foulards des Indes, l'huile de foie de morue, ou la chaussure à vis, tandis que le PRINCIPAL est si complètement noyé dans l'accessoire, qu'au repos il est déjà de toute difficulté à lire, et que si l'on roule, un pareil examen est tout aussi impossible que de voir le fiacre au galop! Ceci est véritablement abusif. Il serait indispensable de reléguer les annonces, qui sont ici un véritable hors-d'œuvre, au dos du bulletin, et de laisser tout l'espace nécessaire aux renseignements qui font l'objet même de ce bulletin, en les imprimant en gros caractères. — Cette plainte, fort légitime est proférée de tous côtés. Avis à qui de droit!

Au dernier bal de l'hôtel de ville, dans un autre encore, non moins officiel, et surtout chez divers particuliers qui ont donné l'élan tardif à l'hiver social, on s'est plaint de la foule encombrant les salons, de l'impossibilité d'entrer, — de rester, — et de sortir!

« — Quelle diable de fureur, — entendions-nous dire à un vieil invité, — a-t-on aujourd'hui d'appeler chez soi quatre fois plus de personnes que l'appartement n'en peut contenir! C'est absurde... et si cela continue, on sera ici comme dans ces spectacles populaires où il y a des places... de couloir! »

L'abus d'inviter infiniment plus de monde qu'on n'en peut raisonnablement recevoir n'est pas si nouveau que le croyait cet invité. Seulement, la toilette si exagérée des femmes actuelles rend l'inconvénient plus grand et l'appartement plus petit. Si le contenu féminin devait être à l'aise pour se mouvoir dans un mètre carré, le contenant en exige quatre. On logerait plusieurs corps raisonnablement couverts là où aujourd'hui on froisse une seule toilette!

Mais, nous le répétons, la mode d'entasser la foule chez soi date de loin. C'est une mode anglaise qui a déjà, depuis longtemps, introduit le mot *rout* dans notre langue. En effet, on lit dans l'*Annuaire historique* de mars 1821 :

« Jadis, on invitait à passer la soirée autant d'amis qu'un appartement pouvait en recevoir, et le maître de la maison

savait appeler par leur nom tous ceux qui se trouvaient chez lui. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Lorsqu'un salon peut contenir cent personnes on en invite deux cents, dont la moitié est inconnue à l'amphitryon. On entre maintenant dans une maison particulière avec aussi peu de cérémonie que dans un café. On essaye souvent en vain de parvenir jusqu'à la maîtresse de la maison, puis, sans s'inquiéter d'avoir rempli cette formalité, on cherche à rejoindre quelqu'un de la société, on se pousse, on se marche réciproquement sur les pieds, et nos réunions françaises, jadis si charmantes, et dont la facilité élégante et hospitalière nous est représentée par toutes les gravures de Jadin, sont transformées en espèce de marché public. »

— Nous trouvons au même *Annuaire*, à la date du 4 mars 1821 (page 699), la mention suivante et qui vient à l'appui de ce qui précède. Le style du temps sera remarqué :

« PARIS. Fête particulière. — Il n'est bruit dans la capitale que du bal donné par M. de Rothschild. Les billets d'invitation avaient été brigüés à l'avance comme ceux des fêtes données par un prince. On avait fait des préparatifs somptueux, on en publiait d'avance des merveilles : distribution de bouquets exotiques, festin composé des mets les plus rares, loterie de bijoux plus ou moins précieux, orchestre composé par les premiers talents, illumination digne du palais des fêtes, la plus élégante société de la capitale, — tout était disposé pour en faire une fête mémorable dans les fastes de Comus. Elle n'a pas trompé les espérances de ceux qui ont pu en jouir. Malgré la grandeur du local, de trois à quatre mille personnes invitées, les unes n'ont pu y pénétrer, d'autres ont passé la nuit à se coudoier, à s'étouffer, à se disputer quelques débris du somptueux souper, et bien du monde s'est retiré fatigué de cette fête comparable aux fameux *routs* anglais. Les frais de celle-ci sont estimés à cinquante mille écus. Elle n'a fini qu'à huit heures du matin. »

Ne croirait-on pas, aux formules près (les fastes de Comus...) lire la description d'une fête donnée hier!

On s'amuse beaucoup, dans le quartier neuf de Neuilly, de l'ample girouette tricolore qu'un propriétaire vient de faire placer au sommet d'une sorte de haute poivrière qui recouvre probablement la cage d'un escalier. Or, il est bon de noter que ce propriétaire, jadis homme politique assez influent, figure à une page quelconque du fameux *Dictionnaire des girouettes* publié en 1831, et aussi dans le nouveau *Petit d° d°* de 1842. Dans l'un et dans l'autre de ces ouvrages, le nom du susdit est suivi d'une file de petits drapeaux... tournés dans tous les sens.

Nous sommes loin du temps où, pour avoir le droit de placer une girouette sur son pignon ou son toit, il fallait avoir le premier monté à l'assaut d'une ville et planté sa bannière sur le rempart. Les girouettes, sous Louis XIV encore, peintes et armoriées, représentaient les bannières de la noblesse. Le propriétaire dont il s'agit a peut-être le droit féodal à la girouette, pour avoir planté le petit drapeau jadis blanc, qu'il a fait teindre tricolore, sur une chaire et deux fauteuils.

Fragments d'un inconnu... tel est le titre d'un des ouvrages du Diderot de l'Allemagne : Lessing, ouvrage qui fit grand bruit vers 1775. Le manuscrit original est aujourd'hui aux mains d'un amateur de Leipzig, qui désire rester dans l'ombre, en nous envoyant une page curieuse de ce manuscrit. — page biffée par l'auteur, — à cause sans doute de sa tournure fantaisiste peu en harmonie avec le ton d'un livre théologique. La voici... traduite par qui? Est-ce par l'auteur lui-même de la *Dramaturgie* et de *Nathan le Sage*, ou par le possesseur actuel des *Fragments d'un inconnu*? Nous ne savons. En tout cas, voici ces lignes piquantes :

« Pluton dit à Mercure :

Mes furies vieillissent, leur rude service les a usées.

J'en voudrais avoir de toutes fraîches.

Mercure! vole au monde supérieur et ramène-moi trois femmes en état de succéder à mes trois vieilles furies! »

Mercure obéit, il part.

Junon, sachant que Pluton renouvelait ses gens, dit de son côté à Iris :

« Il me faudrait trois filles aussi chastes que sévères, rigoureusement l'une et l'autre, pour humilier Vénus, qui se vante d'avoir affolé tout son sexe. Va sur la terre, Iris, trouve ces trois chastes incorruptibles, et amène-les moi au plus vite! »

Iris visita tous les coins et recoins de la terre, cherchant

ses sévères matrones, et reconnut l'impossibilité complète de les trouver. Elle revint seule.

« — Comment! — s'écria Junon surprise, — n'y a-t-il donc ni chasteté ni morale sur la terre?

« — Hélas! — exclama Iris, — je croyais les avoir trouvées ces trois filles parfaitement vertueuses, sévères et chastes. Elles n'avaient jamais souri à l'homme, elles n'avaient jamais senti les battements de leur cœur; elles n'avaient peut-être jamais été tentées! Aussi, je me croyais pourvue et en état de défier Vénus et ses flèches incendiaires...

« — Eh bien? — dit Junon.

« — Eh bien!... Mercure passa par-là et enleva ces créatures précieuses; la vertu même, pour Pluton.

« Que veut-il donc en faire?

« Des furies!! »

Encore une histoire de diamant, pour faire suite... aux autres. Celui-là on nous l'a montré hier, en nous racontant le fait que voici.

Le soir de la bataille de Waterloo, rentrant harrassé et sanglant à son quartier général, le général comte de Nansouty, avant de faire panser ses blessures, s'empresse de vérifier s'il porte toujours un saphir que lui avait donné la femme qui palpitait au loin d'inquiétude et de désespoir dans cette terrible campagne. O malheur! la bague est tombée de la main vaillante, le bijou amoureux est perdu, le jeune général le constate avec un chagrin cent fois plus grand que ne lui eût causé l'annonce d'une blessure mortelle...

Il fait appeler un de ses aides de camp et lui dit :

« Capitaine, ce j'ai à vous demander n'a pas le sens commun... c'est un acte d'insigne folie... et pourtant, je suis si malheureux, que vous ne me refuserez pas au moins de me consoler du désespoir de ma perte par quelques efforts. J'ai perdu dans la bataille une bague, un saphir qui m'est plus précieux que la vie...

« — Et vous voulez qu'on essaye de le retrouver, général! Moi aussi, je suis amoureux... je vous comprends. On fera tout ce qu'on pourra; espérez!

L'officier réunit vingt hommes de bonne volonté, et leur explique le désespoir du général.

« Mais où diable chercher ça? — s'écrie un vieux sergent peu sentimental.

« — Là où vous trouverez le plus d'Anglais morts, c'est là que le général s'est battu... partons!

Deux heures après, ils reviennent. Dans un pré voisin de la ferme des Quatre-Vents, au milieu d'un affreux chaos de terres bouleversées, de cadavres gisants, d'armes brisées, au milieu de la fange et du sang, un trompette a miraculeusement aperçu la bague dont l'or a brillé... et il l'a saisie, tout émerveillé de sa trouvaille. Il n'y a que des faits aussi incroyables pour être vrais! L'autre jour donc, nous vîmes ce saphir au doigt d'une grande dame, une Nansouty, qui raconta cette histoire, — plus surprenante encore que celle du diamant sauté de la poche de gilet d'un critique célèbre.

Le baron Félix d'Or..., qui est mort le 20 janvier dernier, dans son petit entre-sol de la rue du Bac, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, avait émigré. C'était un original... et il ne s'en cachait pas. Son neveu, aujourd'hui officier supérieur dans la ligne, possède une circulaire que le baron lança dans toute l'émigration de Bruxelles, en 1796. Voici la fidèle transcription de cette curiosité :

« Le baron Félix d'Or..., ancien capitaine-major aux chevaux-gris, à l'honneur d'informer les honorables personnes fixées dans cette capitale, que son éducation, ses voyages, ses aventures, ses relations et ses lectures lui ont fourni les éléments d'un talent de conversation peu commun, qu'il met à la disposition de qui en voudra disposer et jouir. Il combat ainsi l'ennui et les compagnies insipides. Il cause chez lui et dehors. Son salon est ouvert de deux à cinq, tous les jours, et on y trouve un rendez-vous de personnes distinguées pour treute francs par an. Tenu au courant de tout ce qui se passe et se dit en Europe, par ses nombreux amis et correspondants, le baron Félix d'Or... ne laissera aucun fait important sans mention. Toutefois la politique reste bannie de son salon, et les nouvelles du monde, les matières agréables, les discussions polies y ont seules un écho. Le baron Félix d'Or... consacre aussi ses soirées à ceux qui peuvent le requérir. Le prix est de dix francs l'heure. Le dîner ne compte pas. »

Cette circulaire est imprimée chez Van Stock, rue du Rempart, numéro 31, à Bruxelles, en 1796. Elle était sur un élégant papier rose infiniment jauni... comme tout ce qui a été rose, ô madame!

Il y a peu d'années, le corset, qui ne rendait pas toutes les femmes minces, les rendait toutes fort malheureuses. Les médecins, les êtres raisonnables, tonnèrent pendant longtemps contre cette camisole de force, qui causait de nombreuses maladies et quelques morts...

En effet, croyant s'embellir, les femmes se déformaient. On trouve ridicules les Chinoises qui emprisonnent leurs pieds pour en empêcher la croissance. (Le bruit court que ce sont les magots qui ont inventé cette mode pour que leurs femmes restent tranquilles à la maison...) Mais qu'est-ce que cette déformation du pied, qui n'est qu'un organe de locomotion, en comparaison de la déformation de la taille, qui est un obstacle au jeu de tous les organes les plus indispensables à la vie : nutrition, reproduction, etc.

Les femmes croyaient que nous trouvions cela beau : une taille dite de guêpe! comme si les hommes n'avaient pas, à différents degrés, des notions d'art qui leur rappellent continuellement les types incontestables du vrai beau dans l'harmonie des proportions, c'est-à-dire les chefs-d'œuvre du ciseau et du pinceau, ces concentrations de toutes les beautés féminines dans des modèles restés célèbres! Est-ce que la Vénus de Praxitèle ou celle de Milo, est-ce que les Trois Grâces de Raphaël ou de Germain Pilon ont la ridicule taille de guêpe?

Mais insensés, vaniteux que nous sommes, de croire que c'est pour le sexe for!, que celui qui se dit faible — et beau — s'efforce ainsi à violer les lois, les besoins de la nature, dans l'espoir de se donner des surcroits de beauté! Demandez un peu à votre sœur, à votre belle-sœur ou à votre cousine, pour qui elle se pare en allant à l'Opéra, au bal? C'est pour madame une telle! pour sa rivale, pour celle qu'elle jalouse, pour de simples connaissances, pour des inconnues : toujours pour les femmes et non pour vous, barbu! En se serrant la taille jusqu'à la torture, ces dames ne songeaient qu'à faire croire une chose : c'est qu'elles opéraient facilement ce que les autres n'obtenaient qu'avec effort et douleur.

On se demande, en élevant un peu la question, si la forte et précieuse génération que la France dut aux mères de la fin du dernier siècle ne proviendrait pas de la mode — pourtant fort absurde aussi, — des paniers, qui, élargissant tout l'appareil de toilette, l'édifice ambulante, permit de laisser plus d'aisance au jeu des organes dans des tailles moins comprimées...

Mais la raison a parlé, ou plutôt la mode! Depuis quelques années, on ne se serre plus. Le relâchement du lacet *fémicide* a été, comme jadis lors des paniers, la conséquence du développement extravagant des hanches par la crinoline. Mais il paraît que ces pauvres dames n'ont fait que changer de torture...

Elles n'ont plus, en effet, cet odieux corset leur comprimant l'estomac, le foie, la rate — et tout l'appareil inférieur qui fait que si l'homme en sa mission sociale a charge d'âmes, en leur mission naturelle elles ont charge de corps. La mode a permis de laisser quelque élasticité à la taille; le lacet dessine aujourd'hui en échelons mous son échelle jadis tendue jusqu'à l'exaspération, la rupture.

Mais le supplice est descendu de la taille aux hanches. Ce n'est plus la compression de la camisole de force qui les blesse, — c'est le poids de tout l'appareil de toilette qui s'attache aux flancs, et qui fait cloche sur l'embastillement ferrugineux de ce qu'on appelle encore crinoline, comme si le *crin* y était encore pour quelque chose, ainsi qu'au temps anodin du tissu chevalin.

La mode de ces cages de fer, habilement prolongée par les marchands d'étoffes de prix, d'accord avec les couturières et les *couturiers*, est allée se développant toujours, — comme c'est de règle pour tout abus. Or, avec l'immense métrage de moire antique, ou de toute autre lourde étoffe qu'on peut faire payer cher, la mode veut qu'on porte encore des garnitures, des falbalas, des bordures à n'en plus finir, si bien qu'une robe de chez... (ce nom m'agace tellement à entendre trop souvent prononcer partout, que j'aurais peur, en l'écrivant, de lui faire ici une bien inutile réclame!) si bien, dis-je, qu'une robe de ce *couturier* pèse quinze à vingt kilogrammes. Ajoutez-y la cage de fer, — les cinq ou six jupons, — le manteau ou la mantille de velours, la *confection* enfin, ouatée, chamarrée, soutachée, galonnée ou fourrée, autre poids énorme, — plus le manchon, et tout l'encombrant fourniment d'une

femme en visite : les deux mouchoirs (celui qui sert et celui qu'on montre), carnet, bourse, drageoir, éventail, (et pomme d'api...) et vous comprendrez combien la faible créature doit être surchargée et écrasée d'un pareil harnachement imposé par la mode — et les *couturiers*!

Aussi, celle qui rentre *n'en peut plus*. Elle sonne au plus vite pour avoir du secours. Jamais chevalier accablé dans la serre chaude de son armure de bataille n'eut plus grande hâte d'être secouru par son écuyer, que la femme rentrant de ses visites n'a besoin de la camériste qui la soulage de tant d'étoffes qui l'essoufflent et l'éteignent. Elle tombe sur le premier siège qu'elle rencontre, en poussant des *Ah!* plaintifs, et abandonnant enfin à l'affaissement son pauvre corps courbaturé!

Aussi monter quelques étages devient-il impossible à la plupart, et pénible même aux plus vaillantes. Il faut renoncer à visiter les amies ou relations qui habitent les appartements aériens, et payer ses visites en cartes, comme au jeu. M^{me} A... se formalise contre M^{me} B..., qui ne lui fait pas, ou ne lui rend pas de visites *personnelles*. Elle accuse sa politesse...

C'est le quatrième étage qu'il faut accuser — et la toilette qu'il y faudrait hisser, en ses 47 kilos. Toute la politesse possible échoue devant une difficulté de traction. L'Auvergnat qui monte un crochet de rondins superposés est plus agile et moins rompu, recru, rendu, que madame en ses atours crinolinesques. Si elle tente courageusement l'ascension de ces Ténériffe, de ces Chimborazo parisiens, où l'on grimpe habiter les logements de 5 à 6,000 francs, qu'on trouvait autrefois pour un moindre prix aux étages accessibles, elle va bien jusqu'au premier, — geint au second, — râle au troisième — et extrapasse au quatrième!

Pour éviter tout cela, on se présente à la porte de ses relations haut perchées les jours où l'on sait qu'elles ne reçoivent pas, et la carte mise chez le concierge par le valet de pied permet à la dame accablée de moire de rester confortablement assise dans sa voiture. Ce qui ne l'empêchera pas de monter tout à l'heure chez sa modiste, ou chez le susdit *couturier*, car il faut bien renouveler sans cesse le vaniteux effet de ses tortures! Puis on rentre chez soi défaillante comme nous avons dit... mais à la mode! C'est une consolation.

Donc, soulagée du terrible corset, la femme élégante n'a fait que changer de torture : la crinoline et le poids absurde des toilettes qu'il faut traîner — pour faire gagner beaucoup d'argent aux fournisseurs, — l'excédent, compromettent sa santé, et entravent l'exercice poli de ses rapports sociaux. Quant à la dépense extrême... c'est l'affaire des maris, et... j'ignore heureusement tout ce que tant d'affiquets coûtent!

Voici ce qui s'est passé tout récemment à la présentation d'un étranger à un souverain... quelconque, mais chrétien :

« Y a-t-il longtemps que vous êtes ici? demanda obligamment le monarque.

« Oui, sire, répond le Germain.

« Comment trouvez-vous cette capitale?

« Oui sire!

« Peut-être ne comprenez-vous pas très-bien notre langue?

« Oui, sire! »

Le souverain devina ce qui s'était passé. Il avait renversé l'ordre des questions obligantes, mais forcément un peu banales, qu'il adresse d'ordinaire aux étrangers présentés, — et celui-ci n'avait appris que les réponses correspondantes!

Ceci, qui est tout frais, nous rappelle Frédéric le Grand, qui faisait aussi toujours les mêmes questions dans le même ordre aux officiers, savoir : leur âge, — leur temps de service, — leur avis sur la discipline. Il s'adresse ainsi à un jeune cornette, et voici leur dialogue :

D. Depuis quand êtes-vous au service? — R. 27 ans!

D. Comment! Quel âge avez-vous donc? — R. 18 mois!

D. Ah çà... vous ou moi nous sommes fou? — R. Oui, sire!

Frédéric avait renversé ses propositions, et l'autre était resté ferme sur l'ordre des réponses usitées.

CHARLES DICKENS.
ROMANCIER ANGLAIS.

Le nom de Charles Dickens est familier à tous ceux qui ont un peu lu, et nos lecteurs, certainement, connaissent la plupart des ouvrages du romancier anglais dont nous donnons le portrait.

Le front large et élevé, le regard perçant et assuré, la bouche fine et un peu railleuse, dénotent l'intelligence, l'énergie, l'esprit d'observation et une tendance à la raillerie douce et à ce que les Anglais appellent humour, c'est-à-dire, la sensibilité jointe à la malice.

Tels sont en effet les caractères principaux de la physionomie du célèbre romancier, telles sont aussi les principales qualités qui éclatent dans ses œuvres.

Ce sont ces qualités un peu gauloises, et surtout le rare esprit analytique de M. Dickens, qui l'ont fait si rapidement et si favorablement accueillir en France.

Les Anglais, qui lisent beaucoup et avec fruit, l'ont placé au premier rang parmi les nombreux écrivains qu'ils possèdent; et de fait, sans faire la part mauvaise à Bulwer, à Thackeray ou à M. Collins, on peut dire, que depuis Walter Scott, l'Angleterre n'a pas eu d'écrivain plus justement populaire que Charles Dickens.

Ses compatriotes à Paris, et beaucoup de Français ont pu se convaincre dernièrement de cette popularité, lorsque l'auteur de *David Copperfield* eut la bonne pensée de faire lecture des plus beaux passages de ses romans, dans les salons de l'ambassade d'Angleterre.

L'élite de la colonie anglaise, tout en répondant à l'appel fait à sa générosité (le produit des places était envoyé aux ouvriers malheureux du Lancashire), est accourue, attirée par la magie du talent de l'illustre auteur, et l'a chaleureusement accueilli.

Disons aussi que le romancier lit avec une rare perfection, et qu'il sait captiver son auditoire en excitant son hilarité ou en touchant sa sensibilité, autant que le pourrait faire le meilleur comédien du monde.

Charles Dickens est né à Portsmouth en 1812. Son père, qui était employé payeur de la marine, le fit élever à Chatam et plus tard dans un collège des environs de Rochester, où le jeune écolier se fit promptement remarquer par son intelligence précoce, par une mémoire extraordinaire et par un goût excessif pour la lecture.

Quand il eut terminé ses études, il entra chez un *solicitor*, pour y étudier le droit. C'est peut-être à sa répugnance pour les travaux de la procédure, qu'on lui doit *David Copperfield* et *Bakhouse*, deux précieuses satires sous forme de roman.

Le jeune élève quitta l'étude du *solicitor* pour les bureaux du journal radical *the true Sun*, le *vrai Soleil*, puis pour ceux du *Miroir du parlement*, et enfin pour ceux du *Morning chronicle*, dont il fut pendant plusieurs années un des rédacteurs principaux.

C'est dans cette dernière feuille qu'il fit paraître les esquisses littéraires signées Boz, et qui, réunies plus tard sous le titre de *Scènes de la vie anglaise* et illustrées par Cruikshank, firent une grande sensation en Angleterre, et commencèrent à établir la réputation du spirituel écrivain.

A partir de cette époque, Charles Dickens ne s'occupa exclusivement que de littérature, et fit paraître successivement *Club Pickwick*, *Oliver Twist*, *Nicholas Nickleby*, *Martin Chuzzlewit*, le *Grillon du foyer*, la

bataille de la vie, les contes de Noël, la petite Dowitt, les Temps difficiles, etc. Marié à la fille du *solicitor* Georges Hogarth, père d'une nombreuse famille possesseur d'une très-belle fortune, Charles Dickens habite tantôt Londres, tantôt Paris qu'il aime beaucoup, et où ses manières aimables et distinguées, non moins que son talent original, lui ont attiré de nombreuses sympathies, et une foule d'admirateurs.

I. DE P.



CHARLES DICKENS.— (Lectures publiques à l'Ambassade d'Angleterre.)

D'après une photographie faite le 2 février, par M. Maze.



Une attaque nocturne par les étrangleurs, dans une rue de Londres.



TYPES PARISIENS n° 9. — Jacques Simon, le berger en chambre. (D'après un croquis de M Charles Yriarte.)

**Bal costumé donné par LL. MM. impériales
aux Tuileries**

LE BALLET DES ABEILLES

Le bal costumé donné lundi dernier aux Tuileries a été signalé par une heureuse innovation, qui était un des plus grands attrait de la soirée. Les dames de la cour avaient imaginé un ballet dansé par douze charmantes jeunes femmes, costumées en abeilles et portant des guirlandes de violettes. Quatre ruches, de vraies ruches, à peine ornées de quelques guirlandes, ont été traînées dans la salle des maréchaux par des jardiniers, et, à un signal de l'orchestre, on a vu sortir de chacune d'elles trois jolies abeilles ailées, tenant à la main une guirlande de violettes et formant ensemble des figures gracieuses et des combinaisons élégantes. Mérante, l'excellent danseur, un parfait maître de ballet, avait réglé les pas, et les nobles abeilles avaient sérieusement répété pendant la semaine qui avait précédé le bal.

L'arrivée des ruches au milieu de tous ces costumes, dont chacun était un petit chef-d'œuvre, a produit le plus charmant effet; les figures ont été exécutées avec un ensemble parfait. Nous préparons un grand dessin de l'ensemble de cet épisode; aujourd'hui même nous en donnons le préluce dans notre première page. (L'arrivée des ruches.)

Nos lecteurs sont peut-être curieux de savoir les noms des danseuses choisies parmi les plus jeunes et les plus belles; elles ont mérité l'ovation qui leur a été faite, et une bonne part du succès revient à M^{me} la comtesse Stéphanie de Tascher, qui a dirigé ce divertissement.

Voici les noms des abeilles. Nous ne savons pas que la Russie comptât un aussi brillant essaim.

Princesse Troubeskoï;
Mademoiselle Nelidoff;
Madame Copens;
Madame Magnan;
Baronne de Vatry;
Mademoiselle Kiniakoff;
Madame de Soukhosaneh;
Mademoiselle Hortense de Tascher;
Princesse N. Dolgorouki;
Baronne Molitor;
Madame Brincard;
Madame Péreira.

C. Y.

Les garrotteurs de Londres

Les journaux anglais sont pleins de récits de vols commis sur les passants, avec une hardiesse et une audace singulières, et à l'aide de violences qui ont parfois entraîné la mort des victimes.

Les Anglais ont donné à ces malfaiteurs le nom de *garrotteurs*, terme assez impropre, puisque la *garrotta* est un instrument de supplice espagnol et hispano-américain, consistant en une courroie solidement assujétie au dos d'une chaise, dans laquelle s'assoit le condamné pour être étranglé.

Mais le mot rappelant un supplice terrible, et la strangulation complète étant l'*ultima ratio* des détresseurs de Londres, les Anglais ont trouvé que ce nom de *garrotteurs* était le plus appropriable à ces artistes d'une nouvelle espèce.

Généralement au nombre de trois, ces terribles malfaiteurs, profitant des brouillards épais, si communs dans la capitale de la Grande-Bretagne, attendent le passant au coin des rues sombres de la Cité ou du Strand.

Tandis que l'un d'eux fait le guet, un deuxième s'avance rapidement vers sa future proie, suivie, sans qu'elle s'en doute, du troisième voleur, s'élance sur elle, la saisit d'une main, et de l'autre lui allonge en plein visage un coup de poing vigoureux, qui a pour effet de lui faire renverser la tête et de découvrir le col; c'est cet instant que saisit le troisième compagnon pour jeter sur le passant la courroie dont il est armé; ceci fait, d'un mouvement brusque il attire à lui la

courroie, qui, en se resserrant sur l'endroit appelé vulgairement la *pomme d'Adam*, étrangle aux trois quarts la malheureuse victime, qui perd connaissance et tombe au pouvoir des voleurs; ceux-ci procèdent alors en toute sécurité à la visite des poches, après quoi ils reprennent leur courroie et s'éloignent rapidement.

Quelquefois, l'opération n'a pas lieu sans une certaine résistance de la part du garrotté; mais alors celui qui le premier s'est avancé sur le passant récalcitrant lui administre une série de coups de poing ou de cassette dont l'effet est irrésistible.

Souvent une femme est employée dans ces expéditions; elle sert pour ainsi dire d'appeau. Elle s'approche du passant et lie conversation sous le premier prétexte venu, tandis que son compagnon met son projet à exécution.

Des marchands de Londres, profitant de la panique qui s'est emparée des Londoniens obligés de sortir le soir, ont imaginé des colliers armés de pointes aigües en dehors, et bien d'autres engins *anti-garrotteurs*, qui ne servent la plupart du temps à rien, et qui souvent viennent augmenter le butin des hardis voleurs dont nous avons essayé de faire connaître le travail.

I. DE PEREZ.

TYPES PARISIENS

no 9

LE BERGER EN CHAMBRE

On m'accuserait certainement de fantaisie ou d'invention, si, pour justifier l'authenticité des types dont j'ai entrepris de tracer les silhouettes au crayon et à la plume, je ne citais pas mes auteurs. Le *berger en chambre* n'existe plus aujourd'hui; mais il existait hier, tous les habitants du quartier latin l'ont connu. Ce n'est qu'à l'excessif développement de notre civilisation et aux travaux immenses entrepris récemment, que nous devons la perte de ce type, l'un des plus curieux de cette modeste galerie. Avant nous, et avec plus d'autorité, puisqu'il s'était fait une spécialité de ces études, Privat d'Anglemont avait signalé l'existence de Jacques Simon.

Simon est né à Bourgneuf, il doit avoir aujourd'hui soixante-huit ans. Il commença par servir les maçons, se lassa de ce métier, et se fit garçon de bureau. Il épousa le premier nez retroussé qu'il trouva sur son chemin, et après quelques années de mariage, la trop féconde M^{me} Simon, qui avait déjà mis au monde deux jumeaux, accoucha de trois jolis garçons, frais et roses.

La *Quotidienne* donnait chaque jour des nouvelles de la mère et de l'enfant, et toutes les bonnes âmes du quartier se réunirent pour fournir la triple layette.

On fit un rapport à l'assistance publique, qui envoya deux chèvres à la pauvre mère, mais la *Quotidienne* avait un peu fardé la vérité: les enfants n'étaient ni frais ni roses, et M^{me} Simon ne put résister à cette couche; elle mourut huit jours après, et les trois enfants la suivirent.

Voilà notre Jacques Simon sans femme et à la tête de deux enfants et de deux chèvres.

Cependant les dames du quartier, pleines d'intérêt pour l'infortune du brave homme, lui achetaient assez régulièrement son lait et ses chevreaux, Simon conçut alors l'idée de guérir les maladies de poitrine et d'exploiter les organisations délicates.

Il connaissait des carabins; il apprit de l'un d'eux qu'il suffisait d'introduire dans l'alimentation d'une chèvre un élément ioduré, pour que le lait de l'animal eût des qualités fortifiantes.

Avec beaucoup de probité et un peu de bonheur, il prospéra, il eut deux étables à quatre-vingt-dix marches au-dessus du niveau du sol du collège de France, au cinquième étage, étables partagées en CINQUANTE-DEUX BOXES.

La nourriture spécialement affectée à chaque animal était contenue dans une armoire placée au-dessus de la crèche, et, peu à peu, à mesure que la partie scientifique de l'exploitation de Jacques Simon se développait, on put lire à côté des noms de chaque chèvre des inscriptions ainsi conçues:

Mélie Morvanquillole, — nourrie à la carotte pour M^{me} M..., atteinte d'une maladie de foie.

Jane la Rousse, — foin et herbes de menthe, — M^{lle} A..., pâles couleurs.

Marie Noël, née à l'étable de Jeannette et de Marius, — nourrie de foin ioduré, pour le fils de M..., sang pauvre.

Jacques Simon s'habillait en paysan, et portait une veste courte, des sabots, un chapeau à larges bords, et ne négligeait même pas la houlette. Vous avez pu le voir comme nous à l'époque où nous fréquentions le collège de France. Il menait paître ses chèvres du côté des buttes Chaumont, dix par dix; et un jour de grand matin, nous allâmes nous poster au bas de son escalier dans une des plus sombres maisons de la rue d'Écosse pour voir les chèvres accomplir leur descente; nous n'avions pas voulu croire le récit de Privat d'Anglemont qui nous assurait que Jacques Simon possédait de vertes prairies et une Suisse en miniature à un cinquième étage. C'était un singulier spectacle de voir les chèvres descendre les marches de cet escalier sous la conduite du *berger en chambre*, vêtu de sa limousine et sa houlette à la main.

CHARLES YRIARTE.

LE RÉVEIL D'UNE CONSCIENCE

NOUVELLE

(Suite.)

Il s'approcha de la porte d'entrée, prit son poignard, l'introduisit entre le pêne et la gâche de la serrure, fit une pesée. La porte s'entr'ouvrit. Il se souvint alors que lorsqu'il était encore petit enfant, il lui fallait se lever sur la pointe des pieds pour ouvrir cette porte; mais ce souvenir ne l'émut pas. Il se rappelait cela, voilà tout.

Il se glissa dans la salle basse par l'entrebâillement de la porte, qu'il referma tout contre derrière lui avec précaution: il se trouvait alors dans l'obscurité la plus complète, au sein d'une fraîcheur saine, qu'on pourrait appeler l'odeur de la propreté. Il devait régner dans cette maison un soin hollandais, un rangement méthodique.

En effet, il se dirigea à tâtons dans la chambre sans se heurter à aucun meuble: depuis dix ans qu'il était parti, rien n'avait changé de place.

Lorsqu'il eut saisi la large rampe de bois de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, à la chambre à coucher du prêtre, il regarda autour de lui dans les ténèbres: il lui semblait qu'il y avait deux yeux fixés sur lui quelque part. Il franchit une marche de l'escalier, puis deux, puis trois... l'escalier craqua! un instant il demeura immobile, scruta l'obscurité, écouta le silence et se demanda si une conscience chargée d'un crime ne rendait pas plus lourd le corps d'un homme.

Il fit un effort de volonté, acheva de monter l'escalier, chercha de la main le long du mur le trou d'une serrure, le rencontra, s'accroupit et y colla son œil... Il y avait de la lumière dans la chambre. — Il recula, la tête foudroyée, puis regarda de nouveau. Son cœur, qui battait à se rompre, s'apaisa: c'était la lumière de la lune. Il se dit qu'il venait de vivre un an en quelques secondes.

Il tourna lentement le bouton de la porte, la poussa et entra légèrement, la tête en avant, les pieds touchant à peine le sol. Les rideaux blancs du lit cachaient tout à fait le prêtre: on ne voyait que sa main qui pendait abandonnée. On n'entendait que le bruit calme de sa respiration. Les habitudes du curé n'étaient point changées. Il vit le bréviaire ouvert sur le prie-Dieu, les souliers à boucles posés à terre à côté l'un de l'autre, la soutane et les autres vêtements soigneusement pliés sur une chaise.

Alors les yeux du meurtrier devinrent ronds et fixes; il fit vers le lit trois grandes enjambées élastiques et silencieuses, plongea derrière les rideaux sa main armée, et frappa en poussant un « han » formidable...

Un soupir lui répondit; la main qui pendait se crispa légèrement, et ce fut tout.

I Voir le dernier numéro.

De sa main restée libre, il écarta le rideau dont les anneaux gémirent sur la tringle; il vit le vieillard, la tête renversée sur l'oreiller, la bouche ouverte; il vit la poitrine nue et sanglante où le poignard disparaissait à demi, et sa main qui serrait le poignard.

Il voulut arracher l'arme de la plaie.... Horreur! l'arme était rivée à la plaie et sa main rivée à l'arme! — Quelque chose de froid l'envahit depuis la plante des pieds jusqu'au crâne.

Le visage bouleversé d'effroi, il prend le manche du poignard à deux mains, il fait des efforts terribles. Impossible! le poignard tient à ce sein comme le chêne tient au sol. Il veut lâcher le poignard. Impossible! maintenant ce sont ses deux mains qui sont collées au poignard!...

Alors il assista à un spectacle horrible. — Sous les tenaillements impuissants de l'assassin, les lèvres de la blessure s'entr'ouvrirent comme les lèvres d'une bouche humaine, et, en s'entr'ouvrant, laissèrent voir une double rangée de dents, de véritables dents, blanches et aiguës, qui serraient la lame brillante du poignard avec un grincement atroce.

Les mains du parricide redoublèrent leurs secousses. Les dents saignèrent sans lâcher prise.

Alors il ferma les yeux et poussa un cri étranglé.

Il se réveilla, les pieds dans la boue, les cheveux collés aux joues par la sueur du cauchemar, toujours assis sur la borne où il s'était endormi.

Le tripot était toujours devant lui, mais les fenêtres en étaient éteintes, et la lueur du réverbère devenait blafarde devant le premier blanchissement de l'aube.

Il se leva, redressa ses reins endoloris, tamponna son front avec son mouchoir.

Puis il regarda à ses pieds; il y vit des pièces d'or: il regarda ses mains; il y vit du sang.

Cet or, il avait été jeté devant lui par une courtisane qui sortait de la maison de jeu et qui avait gagné; ce sang, ses ongles s'en étaient souillés en déchirant sa poitrine.

Un éclair, une pensée, traversa l'esprit de ce malheureux. Il revit tout son rêve: cette course effrénée, ce paysage, ces saules, cette maison, ces ténèbres, ce vieillard frappé, le rictus de cette plaie béante. Il chercha dans ses vêtements ce couteau dont il avait cru sentir le manche; il n'y était plus. Ce sang! cet or! plus de couteau! Avait-il tué le vieillard? Oui ou non?

Il y a de ces réveils.

La réalité, presque aussi affreuse que le songe, s'y mêlait par tant de faits, par tant de sensations que la raison ne pouvait plus rien entrevoir. — D'ailleurs, il n'était pas capable de faire usage de sa raison en ce moment. Cette rue, cadre hideux, avait été témoin du concept de son crime? Il était revenu lui en apprendre l'exécution? Cet or, il voulait le voler pour jouer: n'était-il pas à la porte d'un tripot? Quoi de plus simple? — Et cette idée, examinée avec les grossissements de la fièvre, conçue, creusée, raisonnée en une minute, prenait dans sa tête ahurie la force d'une certitude.

L'infortuné n'avait plus de puissance sur son intelligence que pour une seule résolution: suivre les traces de son crime ou de son hallucination, reconnaître tout, reprendre la grande route, courir au presbytère, savoir, voir, être sûr.

Il partit. — Il partit, marchant plus vite encore que dans son rêve; il suivit le même chemin, prit les mêmes rues, sortit de la ville par la même porte, se retrouva sur la même grande route, revit les mêmes maisons, les mêmes murs, les mêmes arbres. — C'était effrayant d'exactitude, de preuve, de vérité.

Seulement les nuages étaient tout à fait dissipés, les dernières étoiles s'éteignaient à l'occident, et à l'orient une longue traînée de lumière dorée enflammait l'horizon.

Le froid humide du matin le faisait frissonner, moins encore que l'épouvantable vraisemblance de ses soupçons. Cela était si poignant et si douloureux qu'il ne voulut plus y penser jusqu'à son arrivée sur les lieux. A cet effet, il employa les moyens dont se servent les enfants pour s'endormir.

Il récita rapidement et à demi-voix des prières, toujours les mêmes; il compta depuis un jusqu'à cent, et recommença, recommença...

Arrivé au haut de la colline, il revit le village, le

clocher, le ruisseau, le lavoir, tout, absolument tout ce qu'il avait vu dans son rêve. Rien n'était changé au coup d'œil: seulement, au lieu de la lumière de la lune, c'était maintenant la vapeur humide et parfumée du matin qui était répandue sur toute la vallée.

Tout haletant, il reprit sa course échevelée vers la maison du curé.

En quelques minutes il eut longé le ruisseau, passé sous les saules; il arriva épuisé derrière cette haie qui entourait le jardin du presbytère.

Comme il s'arrêtait, étourdi par la douleur, suffoqué par la rapidité de sa course, il entendit dans le jardin le bruit d'une bêche qui s'enfonçait dans la terre sous la pression d'un pied d'homme.

Et tout à coup il se sentit inondé de joie et de ravissement. Il venait de se rappeler que chaque matin le vieux prêtre se levait avant l'aube et travaillait à son jardin...

Tremblant d'émotion indicible, il regarde par-dessus la haie; il voit un vieillard à cheveux blancs et en soutane, appuyé sur une bêche, et qui lui tournait le dos. Il franchit la haie d'un seul bond: le vieillard se retourne; c'est bien le curé, c'est son bienfaiteur!

Alors le malheureux sentit s'évanouir le peu de force qui lui restait; il ne put que tomber à genoux, affaissé, le front bas, les bras inertes, débordant de larmes et de remords.

Ce qui se passa en cet instant dans l'âme du vieillard fut un de ces mystères dont la plume est impuissante à faire l'analyse. Assurément, il comprit dans ce désordre, dans cette prosternation, dans cet écrasement, sinon la cause réelle de ce repentir, du moins la portée de l'immense drame intérieur qui l'avait provoqué. Son geste prit de la solennité, son regard eut une expression profonde, il étendit la main en signe de rémission.

— Mon fils, dit-il de l'accent le plus grave, vous vous repentez sincèrement, cela suffit, Dieu vous pardonnera. Puis il ajouta d'une voix qui tremblait d'attendrissement: — Mon cher enfant, je t'attendais depuis longtemps, te voilà revenu. Merci.

Et il y eut une âme de gagnée à la vertu.

FRANCIS COPPÉE.

FIN

Arsenal d'artillerie à Vera-Cruz

Pour les troupes en expédition, séjour ne veut pas dire inaction. tant s'en faut, et l'activité du campement n'est pas moins brûlante que celle de la marche. Nous reproduisons la vue de l'arsenal d'artillerie de la garde, établi par les soins de M. Bèze, qui figure lui-même dans le coin de gauche de notre dessin. Au premier plan se trouve un mât de vaisseau dont la présence intriguera peut-être les lecteurs. C'est une des nombreuses épaves que les soins attentifs du directeur de l'arsenal sont parvenus à arracher à la mer, et dont le retrait sur la plage constitue pour l'État un recouvrement bien minime, des pertes éprouvées dans l'ouragan dont nous avons antérieurement rendu compte ici même.

M. V.

Une séance du Conseil de guerre à Vera-Cruz.

La justice militaire en campagne use, on le sait, de procédés sommaires et expéditifs. Les manœuvres déloyales entreprises en dehors des lois reconnues de la guerre, attirent sur la tête des coupables un châtiment assez justifié soit par le flagrant délit, soit par la simple constatation d'identité. L'armée française qui combat en ce moment au Mexique évite, par-dessus tout, cette précipitation violente, et si elle est obligée de passer par les armes, du moins avant d'en venir à cette extrémité, elle institue des tribunaux et juge les coupables. Même dans le cas de légitime défense, dans une circonstance où la juste indignation excusait d'avance une répression énergique, l'autorité militaire s'est montrée calme, ennemie de toute précipitation, gardienne sévère des formes légales. Elle tenait à évi-

ter le reproche d'avoir exercé des représailles; elle n'a pas perdu de vue le caractère réparateur de son expédition, la mission civilisatrice que s'est donnée la France dans ces contrées, désolées par une longue anarchie, et les juges n'ont voulu voir devant eux que des accusés et non des ennemis. L'occasion s'offrait de prouver par un acte éclatant la sincérité des proclamations antérieures: les chefs de l'expédition ne l'ont pas laissé échapper.

Voici, en peu de mots, les faits du drame judiciaire qui vient de se dérouler devant le conseil de guerre de Vera-Cruz.

Un dimanche du mois de novembre, on rapporta au quartier de cavalerie trois canonniers français qui se tordaient dans les convulsions d'une effroyable agonie; leurs visages étaient déjà noirs, et leurs souffrances étaient si atroces que leurs camarades ne pouvaient en supporter la vue. Ces hommes qui, chaque jour, affrontent la mort d'un œil sec, pleuraient autour de ces trois malheureux qui poussaient des râlements sinistres. Les mots de guet-apens, de poisons, circulaient, et l'énergie des chefs put seule arrêter l'exécution d'une vengeance immédiate et complète. Tandis que des soins empressés étaient prodigués aux mourants, l'autorité, plus calme, procédait à une enquête assez prompte pour amener, dans la soirée, l'arrestation de quatre hommes et de quatre femmes, sous l'inculpation d'empoisonnement sur la personne de militaires français.

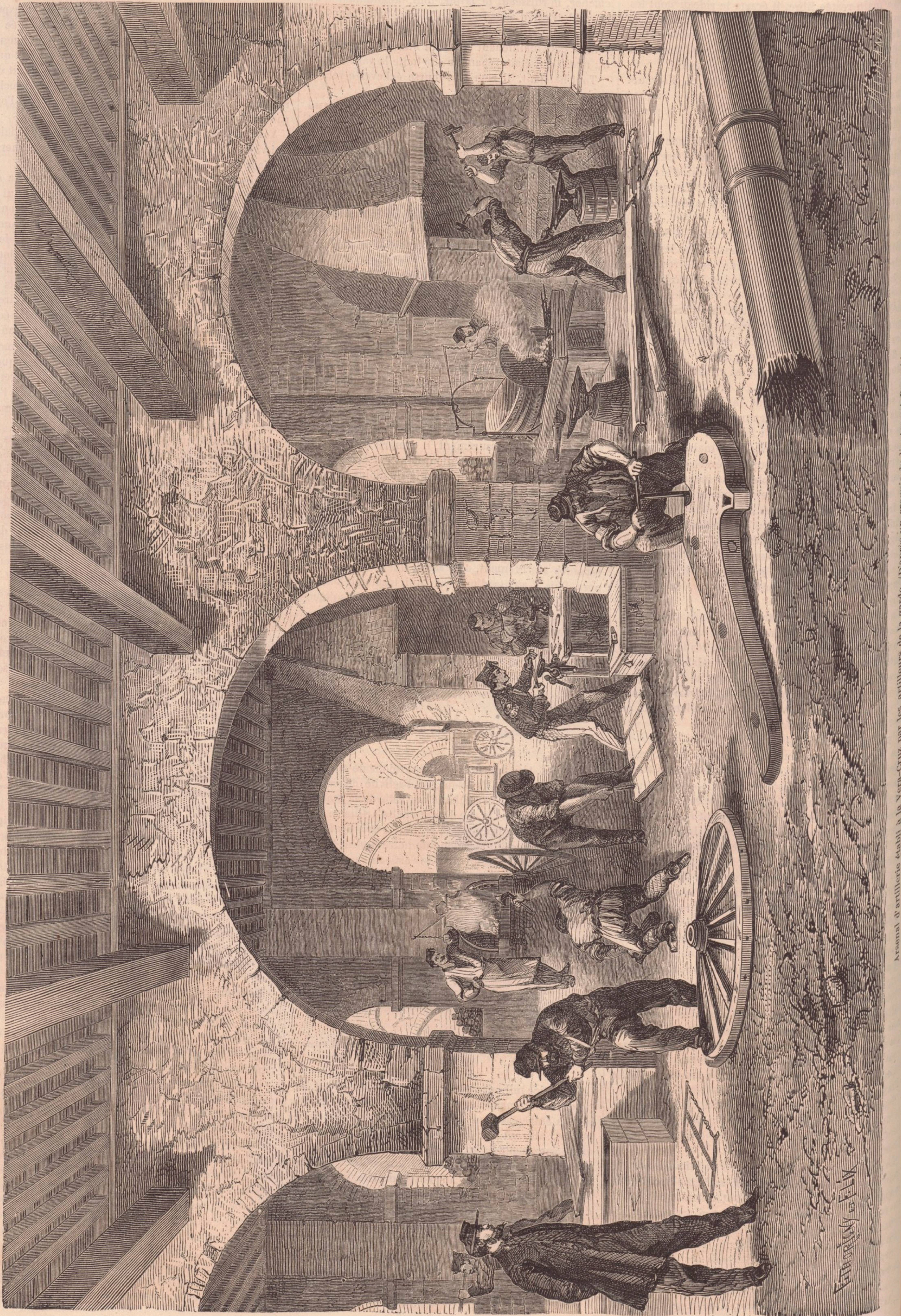
Les perquisitions opérées, les renseignements recueillis, avaient établi qu'un certain Emmanuel Gonzalès, aidé de sa compagne et de quelques affidés, avait installé, dans une maison mal famée, un débit de vins et de liqueurs dans le but d'y attirer nos soldats. Afin d'y mieux réussir, il avait attaché à son établissement un joueur d'orgue, montreur de singes, dont le tapage devait allécher les chalandes. L'appât réussit. Cinq ou six militaires, parmi lesquels trois artilleurs, pénétrèrent dans le joyeux cabaret. Ils y furent accueillis par des démonstrations d'un enthousiasme exagéré; les hommes, les femmes, firent assaut d'amabilité, de gentillesse, de libéralités, pour fêter et héberger les libérateurs du pays. On but beaucoup, on but longtemps, mais l'hôte refusa obstinément de recevoir de nos soldats le prix de la consommation.

Dans la minute qui suivit cette cordiale fraternisation, Gonzalès, qui est chef de guérillas, quitta précipitamment la ville, et bientôt les soldats commencèrent à ressentir d'horribles douleurs. Alors seulement ils attachèrent une signification précise et lugubre à ce fait, qui d'abord leur avait semblé indifférent: c'est que les Mexicains avaient pris leur vin dans des bouteilles différentes des leurs.

L'instruction avait marché sans hâte, sans précipitation; les inculpés, entourés de toutes les garanties que la loi leur assure, avaient été pourvus de conseils, de défenseurs, et les interrogatoires s'étaient faits de manière à concilier les droits de tous. Par bonheur, et grâce aux soins éclairés du corps médical, aucun des militaires victimes du guet-apens n'avait succombé. On a pu, de la sorte, confronter les accusés avec les accusateurs, et acquérir les preuves les plus convaincantes de la culpabilité des personnes arrêtées.

Le dessin que nous reproduisons fait assister à une des séances de ce conseil de guerre. Les lecteurs y aperçoivent M. le lieutenant-colonel Mangin, président, penché sur son siège; à sa droite, le chef d'escadron, Vasse Saint-Ouen, et M. le capitaine Barbe, remplissant les fonctions de procureur impérial.

En face du tribunal se tiennent les prévenus. Le principal accusé, Emmanuel Gonzalès, est en fuite. Il est condamné à mort par contumace. Bartolo Bendera, le bras du droit du chef et Justo Passos qui se trouve au troisième rang, ont été condamnés à la peine capitale. Entre ces deux hommes, Antonia Zamudio, âgée de quarante-cinq ans, est celle qui dans les scènes du cabaret a joué le rôle le plus actif; elle est condamnée aux galères perpétuelles. Roman Zamudio est condamné à dix ans de bague, et son acolyte Carmona à cinq ans. A la suite de ces personnages viennent trois femmes, les trois Dolorès, comme on les appelait dans l'armée; leur sort est différent. La première, Dolorès Barajas, méditera dix années durant, sous les verrous, les événements de sa vie passée; la seconde,



Arsenal d'artillerie établi à la Vera-Cruz par les artilleurs de la garde. (D'après un croquis du lieutenant Brunel.)

Edouard-Léon

Arsonal d'artillerie établi à la Vera-Cruz par les artilleurs de la garde. (D'après un croquis du lieutenant Brunet.)



Séance du conseil de guerre tenu à la Vera-Cruz (affaire d'empoisonnement). — Croquis du lieutenant Brunet.

Dolores Areiano, remise en liberté, poursuivra le cours de ses victoires et conquêtes, et la troisième, Dolores Carbajal, compagne de Gonzales, est retenue au secret. Il y a à cela bien des raisons graves, celle-ci, entre autres, qu'elle a déjà tenu à Soledad en compagnie de son amant un débit de boisson, qui pourrait donner l'explication de bien des cas de fièvre jaune. Nos soldats, devant les résultats de l'enquête, — sont déjà convaincus de la funèbre influence de ce couple odieux.

Les débats ont été dirigés par M. le lieutenant-colonel Mangin avec une prudence, une impartialité qu'on ne saurait trop louer. Ce scrupule de légalité, cette délicatesse de justice, ce calme et cette fermeté dans la répression d'un lâche attentat, ont frappé les esprits, remué les consciences et ému dans les âmes honnêtes des impressions salutaires, dont les procédés de l'autorité indigène les avaient déshabitués. De pareilles démonstrations valent les victoires les plus décisives.

M. V.

POUR CENT SOUS

AVENTURE FINANCIÈRE

I

Or il advint, ce jour-là, que le sieur Canivet, jeune homme de famille aisée, constata, en ouvrant son escarcelle, que le numéraire y brillait de tout l'éclat de l'absence.

Le sieur Canivet, — de famille aisée, comme nous avons eu le plaisir de le dire, — approchait de la fin du mois, époque à laquelle sa pension ordinaire lui était expédiée de province par ses fidèles parents. Mais approcher ne suffit point en un cas pareil. Aussi le sieur Canivet se prit-il à regretter amèrement les dépenses par trop lestes qu'il avait semées tout le long des premières semaines.

Puis, à force de regretter, il s'aperçut que le remords lui creusait impérieusement l'estomac. Il fallait déjeuner... Pas le plus petit morceau de mouche ou de vermisseau : sainte amitié, c'est à toi qu'on songe en ces circonstances.

— Parbleu ! pensa le sieur Canivet, je serais bien bon de me gêner. N'ai-je pas mille fois obligé A, B, C, D... et bien d'autres ? N'ai-je pas tenu table ouverte pour les allants et les venants ? Je puis faire doublement appel à la mémoire du cœur et à celle de l'estomac. N'hésitons plus. Il est impossible que n'importe qui... Léon, par exemple, ne soit pas trop heureux de me prêter cent sous pour déjeuner... que diable !...

En réfléchissant, le jeune homme de famille aisée avait achevé sa toilette. Il descendit son escalier et s'aventura dans la rue, se dirigeant vers la demeure du Léon désiré.

Mais à peine avait-il fait une centaine de pas, qu'une idée judicieuse lui traversa le cerveau. Il se souvint que son ami *primo* habitait à l'extrémité du Paris annexe, que son ami *secundo* remplissait en une maison d'agent de change des fonctions qui devaient l'appeler à son poste dès dix heures.

Il en était neuf et demie. Impossible d'arriver à pied. Prendre l'omnibus ! Cette machine roulante se laisse distancer par les piétons eux-mêmes. Canivet monta dans un fiacre.

II

Avez-vous remarqué la scélératesse du hasard ? C'est toujours ainsi quand on est pressé. Le carrosse de Canivet rencontra deux rues barrées, une rue qu'on remacadamisait, et six encombrements de voitures.

De sorte que, quand il toucha terre devant l'immeuble du Léon tant souhaité, celui-ci venait de déguerpir.

La peste soit !... Après que Canivet eut fait à son désappointement la concession de quelques exclamations courroucées, l'espérance reprit le dessus. A défaut de Léon n'avait-il pas Charles ?

Charles ! un excellent garçon ! un cœur dévoué !... — Cocher, chez Charles, rue..., numéro...

Le cocher obéit avec la résignation de sa race et la lenteur de sa profession.

Naturellement, Charles avait son gîte à deux kilomètres de là. Toujours l'effet des gracieusetés du hasard. Canivet trouva, à son impatience, que les deux kilomètres en représentaient largement six.

Il débarqua nonobstant. On finit par là quand même.

Drelin ! drelin !... Pas de réponse !... Non, cela ne se peut. Drelin ! drelin !... Pas de réponse !... Allons donc !... Charles dormait encore, sans nul doute ; le paresseux... Drelin ! drelin ! drelin !

— Qui demandez-vous ? glapit la voix acidulée de la portière, attirée par le carillon.

— Monsieur Charles !

— Il est parti depuis une heure. Il est à un enterrement à Pontoise.

— Guignon des guignons !

Canivet, éploré et affamé, se cramponne à la rampe pour redescendre. Le fiacre l'attendait en bas. A sa vue, Canivet fit un calcul mental. Il devait déjà deux heures à deux francs.

— Tant pis, se dit-il, je vais aller chez Eugène, et, au lieu de cent sous, je lui emprunterai dix francs.

III

Eugène était en voyage.

De chez lui, Canivet se rendit chez Albert qui était à un mariage, chez Hippolyte qui avait déménagé sans laisser son adresse.

L'appétit du malheureux nomade croissait avec ses angoisses.

Il arriva ainsi au domicile de Gustave.

— Monsieur Gustave est chez lui, répondit le concierge.

Bonheur ! victoire ! transport !

Canivet escalada quatre à quatre, sonna convulsivement, et, pénétrant comme un boulet dans un régime :

— Enfin tu y es ! C'est bien toi !... Si tu savais !... Ouff !... Merci, je n'ai pas le temps de me reposer... J'ai en bas... N'importe !... Qu'il te suffise de savoir que je viens t'emprunter une...

— Pauvre ami ! un emprunt, à moi ! soupira Gustave. Je me proposais justement d'aller chez toi pour te prier d'être mon banquier.

— Quelle plaisanterie ! Tu as bien...

— Rien ! rien ! rien !

— Je n'en crois pas un mot.

— Libre à toi. Au bout de tout, je ne vois pas pourquoi j'aurais des comptes à te rendre, et du moment que tu le prends sur ce ton, brisons là !

— A ta guise ! brisons !

Canivet, en sortant, retrouva le fiacre impassible. Il avait sept francs cinquante d'arriéré.

— Bah ! fit-il, Edmond est un petit Crésus. Au lieu de dix francs, je lui en emprunterai vingt.

IV

La faim prenait des proportions plus que canines. Le cocher commençait à avoir sur son siège des tremoussements inquiétants autant qu'inquiétés.

Deux fois il s'était retourné pour regarder son bourgeois d'un œil investigateur.

La situation était horriblement tendue.

Elle le devint encore plus quand Edmond, le petit Crésus, eut à son tour opposé une fin de non-recevoir catégorique aux prières de Canivet.

Tout à coup... Ah ! c'était le ciel qui l'envoyait... Tout à coup, l'infortuné reconnu, passant sur le trottoir, un ancien ami de sa famille, homme très-lancé dans la spéculation.

Celui-là ne refuserait pas, morbleu !

Et Canivet, tirant le cocher par ses six collets :

— Arrêtez ! Mais arrêtez donc !... Psitt ! psitt !...

L'homme très-lancé dans la spéculation entendit, sourit, s'approcha.

— Oh ! c'est ce cher monsieur Canivet... Les parents vont bien depuis que je ne suis plus là-bas ?... car j'ai quitté le pays... Vous ne le saviez pas ?... Oui, je suis venu à Paris... Et vous ? cela va-t-il ? Êtes-vous satisfait ?

Canivet allait répondre avec franchise, mais il se

souvint de la fâcheuse nécessité de ses autres tentatives. L'idée lui vint de dissimuler.

— Si j'avoue que je n'ai pas un sou, réfléchit-il, celui-là aussi va me tourner le dos.

Agissons mieux !...

Puis tout haut :

— Moi ! je vous remercie, je suis content, très-content... surtout de vous revoir, vous qui m'avez connu si petit !... Haut comme cela !... Je ne vous lâche pas. Nous allons dîner ensemble ?

Car, — hélas ! — l'heure du dîner était venue.

— Oui ! oui ! nous allons dîner ! Nous causerons... Cocher, descendez-nous devant un restaurant... et attendez-nous.

Le cocher eut un regard terrifié. Il n'osa pourtant parler.

Quant à Canivet :

— Je le fais boire un peu, je l'amadou... et au dessert... Seulement, vu les frais nouveaux, au lieu de vingt francs, c'est cent francs que je lui emprunterai.

V

On dina. On mangea abondamment. On but en provision. L'instant fatal était venu.

— Cher monsieur X... insinua Canivet, j'ai une petite confidence à vous faire. La pension que me donne ma famille est un peu en retard. C'est le sort qui vous a mis sur ma route. Vous savez que je suis solvable, et mes parents aussi... Vous voudrez bien me prêter...

— Vous ignorez donc, jeune homme, que je suis ruiné à plates coutures ? que c'est pour cela que j'ai quitté Carcassonne après faillite, que, sans vous, je ne dinais pas ce soir ?

— Grand Dieu ! Mais nous sommes perdus ! s'écria Canivet. Je n'ai pas de quoi payer, et j'ai un fiacre à la porte, auquel sont dues onze heures !

— Que dites-vous ?... Eh bien ! attendez... Je connais un usurier, moitié homme d'affaires, vous allez y courir avec un mot de moi. Vous avez des espérances, je lui explique votre situation dans ces lignes, il vous tirera d'embarras. Allez et revenez me délivrer.

— Un usurier ! grommela Canivet pendant le chemin, c'est une occasion, profitons-en. Au lieu de cent francs je vais lui en emprunter mille.

VI

En montant l'escalier, il se dit deux mille, en demanda trois mille, qu'il obtint en faisant pour dix mille francs de billets.

Aux échéances, il fut en défaut et renouvela à des taux usuraires.

Au renouvellement, il renouvela encore.

Au re-renouvellement, il re-renouvela toujours.

Enfin, la semaine dernière, on lisait dans les faits divers :

« Il vient de mourir à la maison de Clichy un jeune homme, du nom de Canivet, appartenant à une famille aisée. Ce jeune homme venait d'être incarcéré pour la somme énorme de trois cent mille francs. »

VII

Canivet, c'était lui ; ses trois cent mille francs, c'étaient les cent sous au point de départ.

Que ceci vous apprenne, grands et petits, à n'avoir jamais besoin d'argent !

PIERRE VÉRON.

COURRIER DU PALAIS

Les maîtresses royales sont depuis quelque temps à la mode. Les hommes de lettres se plaisent à revenir sur ces gracieuses figures non moins séduisantes pour le pinceau de l'écrivain que pour celui de l'artiste. Chacune d'elles a encore ses adorateurs posthumes, et la plus décriée de toutes, M^{me} Dubarry

n'est pas celle dont la cour est la moins nombreuse et la moins choisie. Léon Gozlan, Arsène Houssaye, Capefigue, d'autres encore ont eu des paroles d'une tendre indulgence pour cette pauvre femme qui, après tout, a eu des faiblesses plutôt que des passions mauvaises et s'est montrée à l'occasion généreuse et bienfaisante. S'il est vrai, comme le racontent les écrits du temps que des princes du sang se fissent à l'envi les complaisants de la favorite, que des ambassadeurs, qu'un chancelier de France se disputassent l'honneur de lui présenter ses mules à son petit lever, pourquoi ne serait-il pas permis à de simples écrivains de brûler devant sa mémoire, — à cent ans de distance, — quelques grains d'un encens désintéressé? Sa mort d'ailleurs, une mort terrible, pitoyable même dans sa lâcheté, n'a-t-elle pas comme purifié les souillures de sa vie? « Cette lâcheté, a dit Paul de Saint-Victor, nous touche comme une humiliation volontaire. Une courtisane n'avait pas le droit de monter à l'échafaud du pas des reines et avec le front des martyrs. »

A ces causes, ou à d'autres, M^{me} Dubarry jouit aujourd'hui d'une certaine popularité mêlée de sympathie. Ses autographes, ses bustes, ses portraits originaux sont vivement recherchés par les amateurs. Une dame moscovite, M^{me} Pankratieff, possédait un de ceux-ci, dû au talent délicat de M^{me} Vigée-Lebrun : elle l'avait payé, assure-t-elle, douze mille francs. Depuis l'époque où elle l'a acheté, — c'était en 1848, — la valeur en a presque doublé : aussi lorsque l'Empereur de Russie témoigna le désir de l'acquérir, le prix de vingt mille francs qu'en demande M^{me} Pankratieff fut-il accepté par le directeur des musées impériaux, S. E. le prince Dolgorowky.

Assurée jusqu'à concurrence de sept mille francs, la précieuse toile est confiée, le 6 juillet 1860, à M. Mendez, commissionnaire de roulage à Paris, qui se charge de la faire parvenir à sa destination. Elle arrive en effet à Saint-Petersbourg, mais dans quel état, grand Dieu ! abîmée, déchirée, réduite en loques et en morceaux. Ces beaux yeux bleus, ombragés de cils noirs, où se confondaient, dans une expression indéfinissable, la candeur et la volupté, ce nez fin aux narines expressives, ces joues rosées d'un dessin si élégant et si pur, les rats, les rats immondes, les ont dévorés; l'image n'a pas plus été respectée que le corps, ce corps mortel qui, suivant l'expression de Bossuet, finit par devenir un je ne sais quoi, qui n'a aucun nom dans aucune langue!

Cet irréparable accident, à la faute de qui devait-il être imputé, de la maison Mendez, de M. Michau, l'expéditeur du Havre, ou de la Compagnie russe de la Baltique? En second lieu, à quelle somme devait être évalué le portrait avarié? Telles sont les deux questions que soulevait le procès et sur lesquelles le tribunal a voulu avoir l'avis d'un homme de l'art.

« Cette peinture, a dit l'expert, représente bien M^{me} Dubarry; mais, ajoute-t-il avec un certain dédain, ce n'est plus la Dubarry du temps de Louis XV, c'est celle peinte à son automne, par M^{me} Vigée-Lebrun. » — Eh! ne sait-on pas que l'automne de M^{me} Dubarry valait le printemps de bien d'autres? J'ai là, sous les yeux, un portrait de M^{me} Dubarry, sous le nom d'Elmire, tracé en 1790. Il faut voir avec quel enthousiasme l'auteur décrit toutes les perfections de son modèle : « Depuis ses superbes cheveux, si richement fournis et teints d'une si belle couleur, jusqu'à ses pieds modelés par la main des Grâces, ce visage sur les traits duquel éclatent le corail, l'ivoire, l'ébène, l'incarnat, la blancheur des lis, ces formes si naturellement soutenues, cette taille si agréablement dessinée, ces bras si parfaitement arrondis, terminés par des mains voluptueuses. » M^{me} Dubarry avait alors quarante-quatre ans; elle en avait quarante-sept quand elle se tordait sur la lugubre charrette, quand elle implorait en sanglotant « Monsieur le bourreau! » et la beauté encore merveilleuse de ce corps pantelant, de ces traits décomposés par l'effroi, est restée dans le souvenir des spectateurs de cette scène lamentable.

En l'absence de justification suffisante par M^{me} de Pankratieff du prix d'achat et de revente, la valeur du portrait détruit a été évaluée à la somme de sept mille francs dont le paiement a été mis à la charge de la Compagnie de la Baltique.

Comme autrefois le pasteur Aristée, M. Ponsard, négociant à Reims, voyait ses abeilles périr et joncher le sol aux alentours de ses ruches. Il n'alla pas consulter

Protée; il n'immola pas aux dieux quatre taureaux de belle taille et quatre génisses qui n'avaient pas porté le joug : il trouva plus simple et plus économique de se rendre au Parquet de M. le procureur impérial et d'y déposer une plainte contre l'auteur du massacre, les sieurs Guérin et Sallin. Le Parquet suivit, et à l'audience de la police correctionnelle, M. le substitut requit contre les prévenus l'application de l'article 454 du Code pénal qui punit d'un emprisonnement de six jours à six mois les destructeurs d'animaux domestiques.

Cette dernière qualification peut-elle s'appliquer aux abeilles?

— Oui, disait le magistrat en s'appuyant sur les mœurs de ces insectes, constatées par l'observation vulgaire aussi bien que par le témoignage de la science. Est-ce que les abeilles ne reviennent pas à la ruche, à la maison qu'elles ont construite? Est-ce qu'elles ne reconnaissent pas le maître qui prend soin d'elles? Est-ce qu'elles ne se laissent pas approcher, diriger, diviser par lui suivant son gré? Est-ce qu'elles ne sont pas, au même titre que les poules et les pigeons, des animaux apprivoisés?

— Non, répondaient les prévenus; les abeilles sont des animaux sauvages — *fera bestia*, comme les appelle la loi romaine, — qui deviennent la propriété du premier occupant. Ce principe, reproduit par les *Etablissements de Saint-Louis*, se retrouve dans la *Somme Rurale* de Boutillier : « Et sachez, dit ce vieil auteur, que les mouches qui font le miel, durant qu'elles sont en l'air et en leur vol, sont sans maître et sans propre seigneur, *in laxitate naturali*, et pour ce, celui qui en ce point les peut prendre, en est fait seigneur par le droit des gens. » Fournel est du même avis : il qualifie les abeilles « d'animaux farouches qui n'appartiennent à personne. » — Si cette doctrine est vraie, ajoutaient Guérin et Sallin, l'on n'a rien à nous reprocher et nous échappons à l'application de l'article 454.

Eh bien! ni le droit romain, ni Saint-Louis, ni Boutillier, ni Fournel n'ont convaincu les juges rémois : le tribunal a déclaré carrément que les abeilles rentraient dans la classe des animaux domestiques, — et comme les prévenus, en dépeuplant les ruches de M. Ponsard, n'avaient pas cédé à un simple mouvement d'espièglerie, mais à un sentiment calculé de vengeance, il leur a infligé : à Guérin quatre mois et à Sallin deux mois de prison.

Contemplez avec moi, sur le boulevard des Capucines, cette maison qui persiste à se dresser seule et superbe en dépit des changements, des percements et des démolitions opérés autour d'elle. Les maisons voisines sont tombées : elles ont fait place à d'autres immeubles qui se sont avancés sur les flancs du nouvel Opéra : elle seule, au milieu de cette danse de pierres, reste immobile à l'alignement de la rue Basse-du-Rempart. — *Impavidam ferunt ruinae*.

Il y a trois ans pourtant qu'elle est battue en brèche à coups de jugements, de décrets et d'arrêtés préfectoraux. Elle a tenu bon jusqu'ici, mais je crains bien que son dernier jour ne soit arrivé. Un jugement du tribunal vient d'en ordonner la démolition et la reconstruction au nouvel alignement dans le délai d'un an. Il est vrai que l'appel reste encore ouvert — et les propriétaires ont prouvé qu'ils étaient gens à brûler jusqu'à leur dernière cartouche.

A huitaine les affaires de M. de Villemessant contre M. Cazain et contre M^{me} la princesse de Solms; de M. Mirès contre M. d'Anchald; du *ped qui r'mue* contre le *ped qui r'mue*; de M. de Sarcey contre M^{lle} Pauline de Melin; à huitaine enfin un procès qui contient plus de situations émouvantes, de péripéties dramatiques, de surprises, de reconnaissances, de rencontres inattendues, qu'aucune des machines les plus compliquées de MM. Bouchardy et d'Ennery.

PETIT-JEAN.

Le Médiums américains à Paris

M. ET M^{me} GIRROOD.

La haute société parisienne, au milieu des bals, des concerts et des plaisirs de toute sorte que ramène l'hiver, a été vivement frappée de l'apparition de deux

médiums américains dont le succès égalera, avant la fin de l'hiver, celui que le célèbre Home obtint naguère chez nous.

C'est tout exceptionnellement que nous signalons l'apparition des médiums; nous cédon à la curiosité qu'ils inspirent, et encore sous le charme de l'étrange soirée à laquelle nous avons assisté; essayons de donner aux lecteurs une idée de ce que nous avons vu.

Nous ne nous arrêtons pas sur les tours de prestidigitation opérés par M. Girrood sans le secours d'aucun instrument et sans ces appareils perfectionnés qui aident singulièrement à la réussite; d'ailleurs, quel que soit l'étonnement que suscitent ces expériences, elles ne sont pas de notre domaine et ne peuvent révéler qu'une habileté de main plus ou moins grande.

Une des choses qui nous a plongé dans le plus grand étonnement, c'est la substitution de pensée. Imaginez dans un salon un cercle d'auditeurs tous plus ou moins cuirassés d'incrédulité et attentifs à épier le moindre signe, la moindre télégraphie entre le magnétiseur et son sujet. M^{me} Girrood (une très-jolie femme, contrairement à toutes les lois de la sorcellerie) est ou paraît plongée dans le sommeil magnétique; le magnétiseur s'approche de l'une des personnes présentes et la prie de penser à une expression de physionomie qu'il veut voir se peindre spontanément sur le visage de son sujet. Que ce soit la joie, la surprise, la terreur, l'admiration ou le dédain, le sentiment correspondant à la pensée de l'auditeur désigné est immédiatement rendu par le sujet, et avec quelle justesse d'expression! Pour la colère, par exemple, les lèvres se contractent, les narines s'entlent, et la bouche profère des paroles entrecoupées.

Le magnétiseur plonge le sujet dans l'état extatique. Les yeux s'ouvrent et prennent un reflet et une fixité singuliers; il s'agenouille, et pendant plusieurs minutes (nous avons compté, montre en main, cinq minutes et demie), deux des assistants tiennent deux bougies allumées assez près des yeux du sujet pour que les cils courent risque d'être brûlés; la paupière reste fixe, et la rétine de l'œil n'accuse pas la moindre sensibilité. Les extrémités deviennent glacées, la main d'abord, le bras ensuite, et afin d'accuser une insensibilité plus complète encore, le magnétiseur, malgré les cris d'effroi poussés par les dames qui assistent à la séance, laisse tomber sur les épaules nues de M^{me} Girrood la cire brûlante d'une bougie. Chacun des spectateurs, à son gré, renouvelle cette expérience.

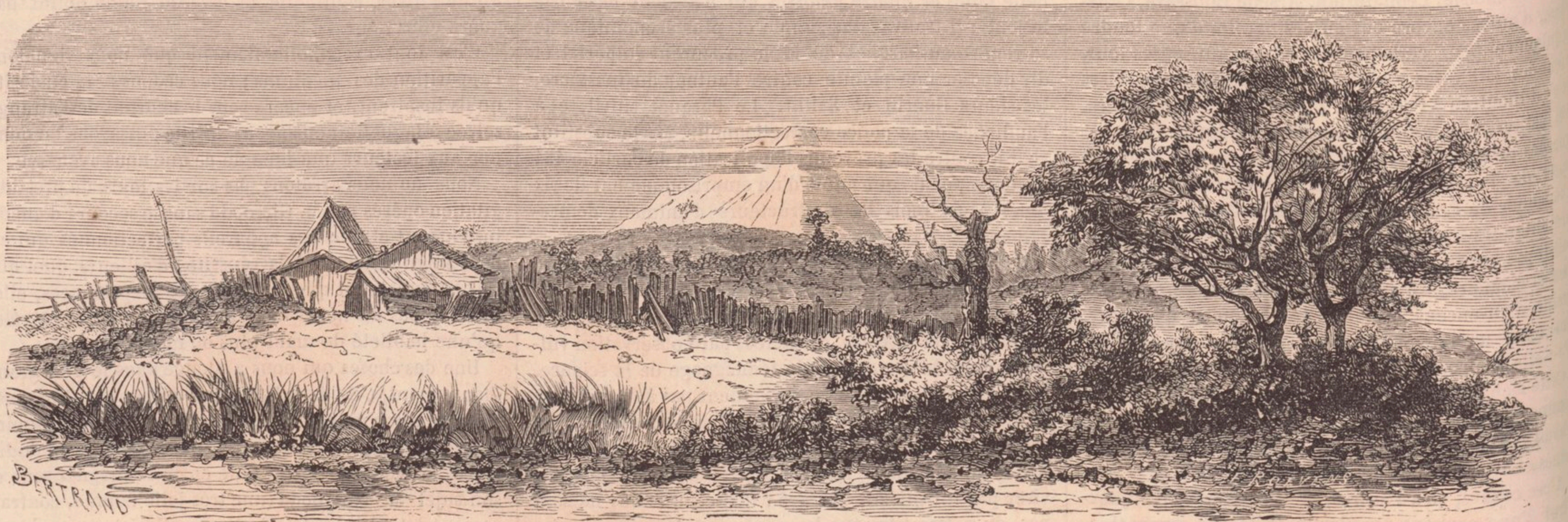
Pour elle, la lucidité magnétique semble n'avoir pas de limite et ne connaître aucun obstacle; elle descend au fond de vos pensées et se les approprie, elle supprime les distances et, fait plus étrange encore, parce qu'il est palpable, elle voit à travers les murailles.

Nous ne nous souvenons plus des questions ni des ordres plus ou moins singuliers qui lui ont été posés, mais nous-même avons exprimé mentalement le désir de la voir prendre la pose de la *Polymnie* du Louvre, et à peine notre pensée était-elle formulée, que nous avons vu cette jeune femme s'accouder au fauteuil, essayant de se draper dans l'attitude du chef-d'œuvre de marbre. Passant de suite à un autre sujet, nous avons voulu la dérouter en pensant à un antique de la tribune de Florence; elle en prenait la pose rendant aussi bien que possible, avec son costume moderne, les lignes générales de l'œuvre antique.

Elle lit les yeux bandés (ceci est une naïveté de sa part), elle voit l'heure qu'il est à une montre placée à cinquante pas d'elle, et si par hasard, comme le soir où je l'ai vue, on lui présente un cadran d'une construction exceptionnelle, elle signale la différence qui le caractérise.

Je ne décrirai pas tout ce que nous avons vu et entendu; d'ailleurs, je suis sorti de cette soirée quelque peu troublé, car après tant de surprises et d'étonnements, lorsque plein de commisération pour la fatigue que devait éprouver le sujet après deux grandes heures d'expérience, nous avons prié son magnétiseur de la réveiller, celui-ci nous a avoué qu'elle n'avait pas dormi un seul instant.

Qui trompe-t-on ici? Par quel extraordinaire développement de toutes les facultés arrive-t-on à de pareils effets? C'est à douter de tout. Ou M^{me} Girrood dort et possède la vue intérieure, alors je crois au magnétisme, et constate, sans les comprendre, les incroyables effets de ce sommeil : ou elle ne dort pas, et alors elle sait par cœur tous les musées de l'Europe,



EXPÉDITION DU MEXIQUE. — Le plateau des Cumbres de Maltratta. (Croquis de M. de Tugny.)

elle possède toutes les connaissances humaines, puisque nous lui avons demandé des dates presque ignorées (et nous nous étions cotisés pour arriver à une difficulté plus grande.)

Mais encore, admettons cette seconde hypothèse, comment pénètre-t-elle ma pensée? Comment voit-elle à travers les murs? Par quelle faculté inconnue arrive-t-elle à comprendre, au milieu d'un air qu'elle est en train de chanter, que je veux qu'elle s'arrête à tel mot, à tel note, à telle syllabe, qu'elle suspende, à telle mesure, le point d'orgue qu'elle soutient?

Je ne cherche plus à comprendre, c'est à devenir fou. J'accomplis un vœu, j'ai promis de dire à tout le monde ce que j'ai vu et tout le monde voudra voir comme moi.

L'Empereur et l'Impératrice ont fait venir plusieurs fois M. et M^{me} Girrood, et ce soir-là, le Louvre tout entier était ensorcelé.

CH. YRIARTE.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

Passage des Cumbres de Maltratta.

Nos précédentes esquisses ont déjà montré les colonnes françaises de l'expédition mexicaine parvenues de la plaine sur les hauteurs qu'elles avaient mission d'occuper. Nous avons donné le combat de San-Andrés à la suite duquel la position a été enlevée et maintenue. Nous reviendrons aujourd'hui sur nos pas, pour nous faire une idée exacte des difficultés que nos soldats ont eues à franchir, des passages escarpés et abruptes qu'il leur a fallu escalader pour atteindre aux plateaux supérieurs.

Le dessin dont ces lignes forment le commentaire reproduit l'un des mille accidents de cette route qui se contourne aux flancs du volcan d'Orizaba. Gorges profondément encaissées, paysages grandioses, défilés roides, à

pic, et qu'il faut escalader, cette route n'épargne à ceux qui la parcourent aucune surprise; elle leur prodigue les riches et pittoresques perspectives qu'il faut acheter au prix de fatigues et d'efforts constants. Nos lecteurs ont en ce moment sous leurs yeux le pas connu sous le nom de *Cumbres de Maltratta*, au moment où la colonne française le franchit. C'est une montée à pic, dont la grandeur sauvage peut bien nous charmer, nous autres spectateurs, commodément assis à notre table, mais dont l'élévation de huit cents mètres environ demandait à nos troupes autre chose qu'une admiration artistique.

Nous ne voulons rien dire de trop; nous ne saurions taire toutefois le sentiment qui nous pénètre, lorsque nous recevons de nos correspondants militaires tant de croquis remarquables par l'exactitude, la variété et l'abondance des détails. Que ces soldats, loin de leur patrie, luttent avec courage, entraînés et gaietés contre les sévérités du climat, les obstacles que leur opposent la nature et les hommes, nous le comprenons; mais qu'en outre ils trouvent le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour prendre des notes, des croquis, pour voir et bien voir autour d'eux, juger, apprécier avec cette sûreté de vue, cette netteté de voyageur oisif, c'est là une preuve de ressort unique, d'élasticité morale merveilleuse, dont il a été réservé jusqu'ici à la nature française de donner des preuves aussi brillantes.

Le plateau des Cumbres de Maltratta.

Après avoir franchi les *Cumbres*, on arrive dans de vastes plaines qui s'étendent à la hauteur des passes du Saint-Bernard dans les Alpes. Là, le tableau change tout à coup comme la température. Les plantes exotiques, les végétations tropicales font place aux productions des zones tempérées; on se croirait transporté tout à coup dans quelque paysage familier de notre



La colonne française gravissant les Cumbres de Maltratta. (Croquis de M. de Tugny.)

SENTIMENTS ET PASSIONS DES CHIENS.



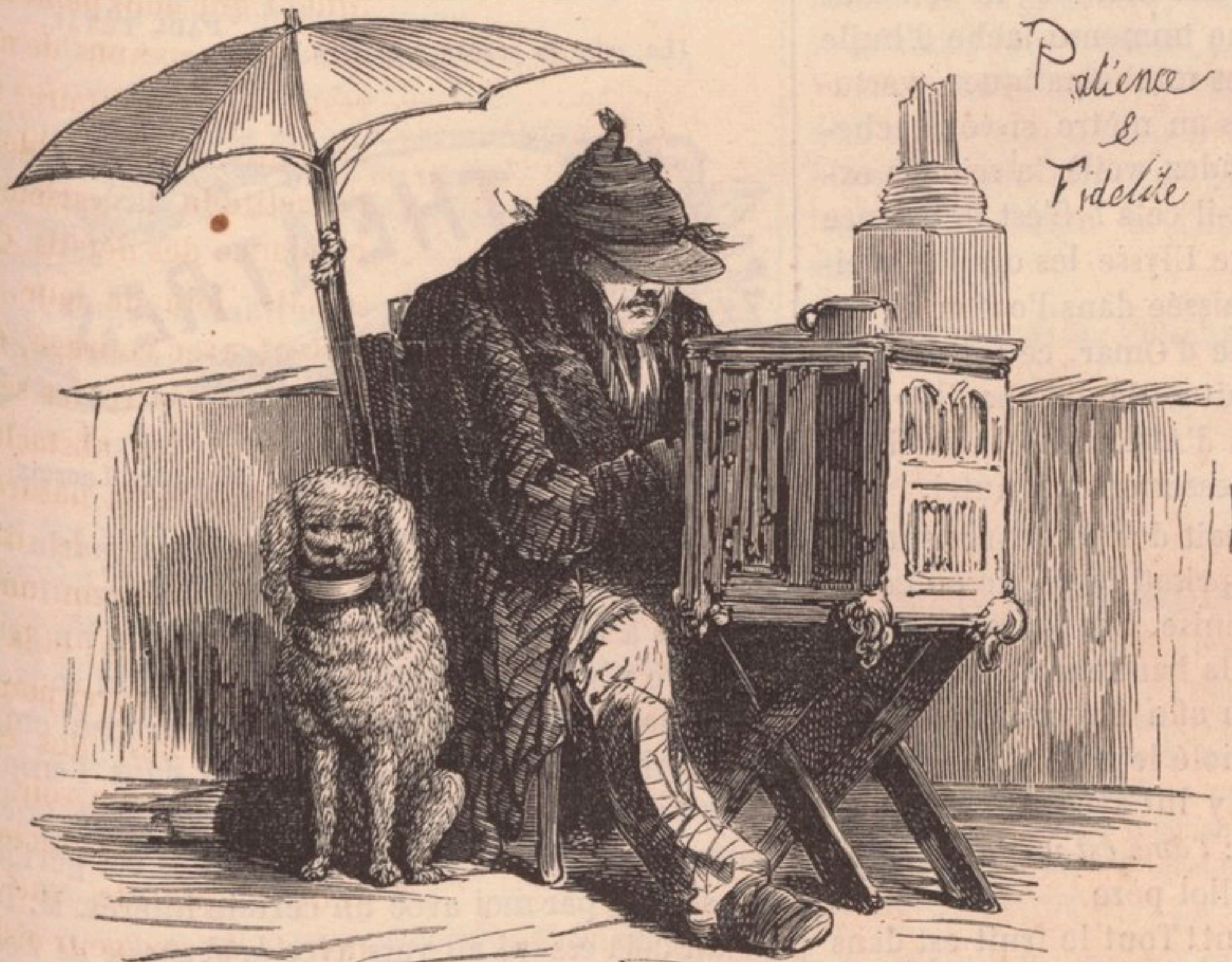
Convivise & intimité

Les Solliciteurs.



PRUDENCE & Circonspection

Qui êtes vous ?



Patience & Fidélité

Un véritable ami.



Vigilance & Attachement.

Qui va tu ?



Elegance

Ch. Sauvageot

Gourmandise & Poltronerie.



Au Voleur

Majesté.



Europe. Sur ces plaines aériennes, des familles montent à époque déterminée, cultivent ces champs, font paître leurs troupeaux aussi longtemps que le permet la température. Dès que le froid revient, elles regagnent la plaine, où elles retrouvent un ciel plus clément, le soleil éternel, et des moyens variés d'existence.

MAC-VERNOL.

Sentiments et passions des chiens

Ce qu'il y a de mieux dans l'homme, c'est le chien. Cette grande vérité proclamée, le crayon à la main, par l'un des plus grands philosophes de ce temps, — j'ai nommé Gavarni, — donne le beau rôle à l'animal et lui prête de meilleurs sentiments qu'à son maître.

S'il y a sentiment, il y a passion; chaque chien dans sa sphère sociale est un type.

Voici le solliciteur qui passe des heures entières accroupi près de la cheminée, attendant qu'on lui jette un os; ses mobiles sont la convoitise et l'intérêt.

Voici le gardien vigilant, qui a une manière de flâner les passants qui ressemble fort à une demande de passeport.

Le caniche s'est fait une réputation de patience et de fidélité; voilà le véritable ami. Il ferait pourtant bon courir avec les chiens du voisinage, explorer les recoins et japper aux talons des passants; non, le caniche s'est voué à l'aveugle, et là où il plante son parasol, là il demeure.

Le kings'-Charles, moins sympathique, a la manie de la soie et des tapis; il fait litière des robes de sa maîtresse, dresse l'oreille au moindre bruit et ne peut souffrir qu'on caresse d'autre chien que lui.

La levrette représente l'élégance et l'infidélité; gracieuse, coquette, elle suivra qui la revêtira de ces élégants paletots qui lui donnent une si singulière tournure; race aristocratique s'il en fut, elle est hautaine et pleine de morgue avec ceux qui ne sont pas de sa race.

Au voleur! Un gamin sortait de l'école, un malin barbet le renverse, son panier tombe et la tartine est enlevée, mais le barbet est déjà loin. Celui-ci c'est le type de la gourmandise jointe à la poltronnerie.

Voici le basset, plein de majesté, calme, il ne s'émeut que rarement, et n'accorde que peu d'attention aux ébats des autres chiens; il a la sérénité de la force et ne se commet jamais en mauvaise compagnie.

LÉO DE BERNARD.

MÉMOIRES D'HOTELLOT.

Parlons d'abord Hotellot père. C'était un homme du monde, esprit étincelant, mais léger, un feu follet, selon l'expression de M^{me} Hotellot. On l'appréciait singulièrement dans les salons du faubourg Saint-Martin et voies aboutissantes; nous pouvons dire hautement, sans crainte d'être démenti, qu'il était sans rival dans le commerce pour les façons d'ancienne cour, le bon genre et l'amabilité près des dames. Ces oiseaux brillants, croyez-moi, ne sont pas tout ce qu'il y a de mieux dans l'intérieur d'un ménage. M^{me} Hotellot, la mère, portait un cœur sensible sous l'enveloppe d'une femme forte, habituellement coiffée d'un turban de gaze rose dans les soirées dansantes du quartier. Elle aimait mieux faire envie que pitié, parce qu'on sait se tenir dans le commerce, mais c'est par torrent qu'elle dévorait ses larmes. Voilà l'envers des succès mondains.

Maintenant, quelques considérations générales dont la brièveté n'exclura point la profondeur.

Les noms font les hommes, ou du moins, ils exercent une incontestable influence sur leur destinée, soit directement, soit par opposition. A l'appui du premier mode, nous citerons ce pâtissier du moyen âge qui faisait manger de la chair humaine à ses pratiques et qui s'appelait Denis Néron. Pour le second cas, mentionnons Pascal qui avait nom Blaise, comme celui de Babet, Bossuet qui se nommait Bénigne, etc. Ces choses innocentes ont été dites bien des fois, mais on les répète toujours avec plaisir.

Hotellot (Prosper Félix) ne devait pas faire exception à la règle. Dès sa plus tendre jeunesse, un imprudent orgueil de famille lui révéla qu'il était, sauf orthographe, l'homonyme du More de Venise, si mal conseillé par Iago dans Shakspeare et par Pezarré dans l'estimable imitation de M. Ducis. Il en conçut beau-

coup de fierté, et son ambition fut dès lors d'être chanté par les poètes tragiques de l'avenir, à l'instar de son patron. Aussitôt qu'il sut former ses lettres, il acheta de ses deniers un petit agenda dans les prix doux et inscrivit sur la première page: « Oteleau fera parlé de lui. » Son père et sa mère, ayant pris connaissance de ce travail, jugèrent d'un commun accord que leur fils était promis à des hautes destinées. Il tient de moi! dit l'époux. L'épouse pensa: Il me ressemble. Il fut décidé en conseil qu'on lui donnerait une éducation hors ligne, et les portes de l'école du commerce s'ouvrirent pour lui. Hotellot père (achats, ventes, commissions pour Paris, les départements et l'étranger) le voyait déjà trôner dans son comptoir ou faire la place en conquérant et draper la pratique comme un homme!

Nous sommes, messieurs, à une époque où les vieux préjugés s'évanouissent comme des ombres vaines. Naguère encore, on prétendait que le fils d'un homme de talent devait être un idiot. Hotellot fils fut le premier à fouler aux pieds ce dicton méprisable. Il eut du talent, malgré le talent de son père. C'est grâce à son exemple que nous voyons aujourd'hui le génie se perpétuer dans les familles, comme un héritage qui grandit sans cesse au lieu de déchoir. Corneille fils se moque bien du Cid! Molière fils ne donnerait pas six blancs du Misanthrope! On se plaint des taches du soleil; qu'il aille à l'académie, ce vieux, et qu'il cède sa boutique au soleil fils, dont les jeunes rayons vont éblouir la terre!

On n'attend pas de nous que nous fassions ici l'éloge de ces utiles et belles institutions qui affranchissent enfin les enfants de toutes les connaissances superflues dont nos pauvres cervelles sont bourrées. A quoi bon Hésiode pour vendre du drap? Ovide enseigne-t-il à auner le madapolam? Le monde marche; le bon sens américain gagne comme une immense tache d'huile et va englober l'univers. Les mathématiques, vertubleu! Cent-vingt centimètres au mètre si vous achetez, quatre-vingts si vous vendez, voilà la science exacte. Ajax, fils d'Oïlée, savait-il cela? C'est la balance qui est une syrène, et le sage Ulysse les oreilles pleines de cire, donnerait tête baissée dans l'océan de ces chiffres fascinateurs. Le crime d'Omar, ce fut de perdre le combustible. S'il eût fait seulement bouillir une chaudière avec les bouquins d'Alexandrie, l'école du commerce et moi nous lui dresserions un autel.

Eh bien! Hotellot fils dessinait des poignards sur ses cahiers d'arithmétique. Il méprisait la poésie en général, mais il aimait Ducis et Venise. Les jours de sortie, il cherchait les lagunes dans la banlieue et parcourait les rives du canal Saint-Martin afin d'y trouver le pont des Soupirs. Sa mère ayant violé le secret du fameux agenda pour la seconde fois, y lut avec stupeur cette phrase au-dessus de son âge: *l'âme est un volcan*. Elle n'osa pas révéler le fait à Hotellot père.

Etrange destinée, assurément! Tout le fruit est dans le bourgeon. Là gisait l'embryon du drame qui devait être la vie d'Hotellot fils.

Belle nature, du reste, ce jeune homme, haut sur ses jambes, un peu de ventre avant l'âge, lunettes d'argent doré aussitôt après la première communion, cheveux ardents comme son cœur, et pieds bulbeux du plus large modèle.

Il faut un art d'agrément. C'est le charme des soirées dansantes. M^{me} Hotellot penchait pour le violon, à cause de M. Jules, un voisin en tout bien, tout honneur; mais M. Hotellot père savait que le cornet à pistons est adoré dans le commerce. C'est une invention et cela fait du bruit. En deux années Hotellot fils se rendit assez habile pour jouer un quadrille. Cela servait ses desseins: aimer, être jaloux, poignarder, tel était en gros le scénario de sa destinée. C'est dans les soirées dansantes qu'on en trouve les occasions. Le cornet à pistons devait lui ouvrir les portes du grand monde.

Là-bas, dans ces quartiers jadis inconnus et que le boulevard de Strasbourg inonde aujourd'hui de lumière, il y avait des maisons noires, habitées par la porcelaine, les cristaux, les articles Roubaix, le jouet d'enfant et la draperie. On s'y souvient encore avec plaisir des débuts d'Hotellot fils. Il sortait de l'école; il avait l'âge d'Hyppolite; il portait un habit bleu à boutons de cuivre, coupés, assemblés et cousus par un tailleur en chambre, ancien gendarme, qui devait de l'argent à la maison. Sa mère avait passé au fer

chaud elle-même les mèches abondantes et révoltées de ses cheveux roux. La cravate blanche à coins brochés ne lui manquait pas, et, si jeune, il avait eu l'ingénieuse pensée d'oublier une feuille d'œillet rouge à sa boutonnière, pour faire croire aux myopes qu'un fait honorable lui avait valu l'étoile de l'honneur. C'était dans les salons de M^{me} Moinet-Loiseau, pour les tissus imprimés; la fleur de l'arrondissement y dansait sans cérémonie. Chacun y regarda avec bienveillance ce jeune homme très-gauche, mais dont la gaucherie avait un excellent cachet de suffisance. La timidité seule nuit pour le courtage. On peut être gauche à discrétion, si l'on possède en même temps cet heureux contentement de soi-même qui fait les héros de la commission. Toutes les mères furent jalouses de M^{me} Hotellot, cette noble femme qui tenait la caisse d'une main ferme, tout en souffrant cruellement des frivolités de son mari, mais qui, ce soir, semblait oublier tous ses malheurs sous un turban refusé par la pratique! Hotellot père cachait son émotion derrière ses calembours depuis longtemps connus, mais toujours agréables. Chacun a son atmosphère propre. Il était fait pour reluire dans les sociétés. Quand Hotellot fils dégagna son cornet à pistons, un murmure flatteur parcourut l'assemblée, et M. Alexis Moinet, un transfuge de la maison Moinet et Loiseau, qu'une vocation généralement blâmée, mais irrésistible, avait poussé jusqu'à la chaire de sixième au collège de Melun, dit avec la certitude de n'être point compris:

— Tu Hotellus eris!

Il n'était que toléré dans les réunions du commerce, et on l'offrait aux jeunes gens comme un modèle à ne pas imiter. Nous devons ajouter que presque tous les Moinet sont pointus. On ne les aime pas beaucoup dans les tissus.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



ODÉON: Macbeth, traduit par M. Jules Lacroix

Représentations de M. Taillade! Ainsi parle l'affiche de l'Odéon. Cela veut dire qu'il faut s'accoutumer désormais à considérer M. Taillade comme un grand artiste. Je n'y vois pas d'inconvénient. J'ai souvent pris parti moi-même pour cette nature fiévreuse, emportée, incomplète. Ses débuts au Cirque, dans l'emploi de premier consul, sa création des Deux Faubouriens, son passage à la Porte-Saint-Martin, toutes ces périodes ont été suivies par moi avec un certain intérêt. M. Taillade s'était déjà essayé au vers avec la Jeunesse de Louis XI, et c'est sans doute un sentiment de reconnaissance qui a porté M. Jules Lacroix à le proposer au théâtre de l'Odéon pour établir le principal rôle dans sa traduction de Macbeth. — L'Odéon aurait bien pu répondre qu'il avait M. Ribes sous la main, et que M. Ribes lui paraissait tout aussi fatalement constitué, tout aussi sombre, tout aussi énergique que M. Taillade pour jouer l'assassin de Duncan; mais l'Odéon tient probablement à ne pas trop fatiguer ses pensionnaires.

On ne manquera point de faire des comparaisons entre la traduction de M. Jules Lacroix et celle de M. Emile Deschamps, qui l'a précédée sur la même scène. Ne les ayant pas toutes deux sous les yeux, je m'abstiendrai de décider. Celle de M. Emile Deschamps me semble plus poétique, dans le sens harmonieux du mot; le travail de M. Lacroix me paraît plus exact. L'effet sur le public a d'ailleurs été aussi puissant qu'il y a douze ans; notre éducation sur Shakspeare est toute faite; Voltaire est vaincu. L'acte de la caverne des sorcières, entre autres, a passé comme une lettre à la poste; nous avons été plus loin que cela dans le fantastique depuis un quart de siècle; c'est Shakspeare aujourd'hui qui est bonhomme. Qu'on se souvienne cependant des cris aigus qu'ont fait pousser ces sorcières à la légion des hommes de goût et des professeurs! On se méprendrait en croyant que cette protestation a été le privilège exclusif de la France lettrée; l'Angleterre elle-même s'est tournée vers son grand poète; quelques-uns de ces critiques judicieux, éclairés

ingénieux, qui se logent dans les œuvres géantes, ont protesté contre « la barbarie et l'inconvenance » de plusieurs passages de ses tragédies. Le comédien Garrick, gâté certainement par ses relations avec les beaux esprits de Paris, alla plus loin : il osa entreprendre de supprimer ces passages, de pratiquer des coupes sombres dans la forêt shakspearienne. Un jour, en 1754, il fit représenter *Hamlet* expurgé du dialogue des fossoyeurs ; — mal lui en prit, car le public réclama en masse, et les pommes tombèrent dru sur le théâtre.

Une pareille leçon aurait dû lui profiter ; mais mon Garrick croyait sans doute accomplir une mission civilisatrice. En ce temps-là déjà, les acteurs voulaient toujours sortir de leur profession. Quatre ans après la malencontreuse représentation d'*Hamlet*, Garrick tenta un nouvel essai, appliqué cette fois à *Macbeth* : il commença par retrancher l'apparition des sorcières au premier acte ; il biffa le *Tu seras roi !* tout simplement. Cela passa. Mais il avait retranché aussi le chaudron et toute la cuisine diabolique du quatrième acte. — Vous vous rappelez ce menu horrible, œuvre sans nom, rédigé et exécuté par les trois sœurs :

« Crapaud, qui, durant l'espace d'un mois entier,
Nuit et jour endormi sous la froide pierre,
T'es gonflé à loisir d'un venin corrosif,
Descends le premier dans la chaudière magique.
Ajoutons un tronçon de serpent de marais,
Un œil de lézard, un pied de grenouille,
Le poil d'une chauve-souris, une langue de chien,
Un dard fourchu de vipère et une cuisse de lézard ;
Et faisons bouillir ce charme infernal.
Ajoutons des écailles de dragon et des dents de loup,
De la peau de sorcière desséchée,
L'estomac d'un loup de mer,
Une racine de ciguë arrachée dans la nuit,
Un foie de juif blasphémateur,
Un fiel de bouc, de l'écorce d'if,
Coupée pendant une éclipse de lune ;
Un nez de Turc et des lèvres de Tartare ;
Le doigt d'un enfant d'une fille de joie
Étranglé en naissant et enterré par sa mère.
Ajoutons encore des entrailles de tigre,
Et faisons refroidir le tout dans du sang de singe. »

Le public anglais, habitué à cette fantasmagorie, et ne voyant plus son chaudron au lever du rideau, entra dans une fureur sans bornes ; il cassa les banquettes et les portes des loges, et en lança les débris sur la scène. Garrick, si fâcheusement inspiré, fut renversé par un de ces projectiles et blessé assez grièvement. Il ne chercha plus dès lors à émonder Shakspeare. — Je ne peux m'empêcher de penser que si l'on avait traité de la sorte les premiers acteurs qui s'avisèrent d'enlever aux pièces de Molière leur cortège de Gascons, d'Égyptiennes et de Provençaux, nous jouirions aujourd'hui du bonheur d'assister aux représentations complètes de *Pourceaugnac*, du *Malade imaginaire* et du *Mariage forcé*.

Plus heureux que notre pauvre comique, Shakspeare s'est donc vu interpréter, mardi dernier, avec un grand scrupule de mise en scène. Je n'ai pas trouvé cependant au festin connu sous le nom de festin de Banquo, tout le luxe et toute la grandeur auxquels je m'attendais. On dira encore que je ne m'occupe que de gastronomie, — mais cette scène est capitale dans Shakspeare, immense. Or, une table trop petite, des sièges ridicules, des seigneurs accoutrés mesquinement, ne peuvent que diminuer la situation. En outre, l'ombre de Banquo se dresse de dos, et, pour regarder Macbeth, elle est forcée de se retourner ; peut-être est-ce la tradition anglaise, je l'ignore ; mais je sais que l'effet était bien plus terrible et bien plus théâtral dans la pièce d'Émile Deschamps, alors que la table occupait le fond de la scène et que Banquo occupait le milieu de la table, où il se dressait de face. — Tout est à louer en dehors de cela ; les évocations de la caverne, qui pouvaient prêter au sourire, s'exécutent à merveille. L'épilogue des branchages animés de la forêt de Birman ne serait pas déplacé dans une féerie du Cirque.

Les jeunes spectateurs de l'Odéon, pourtant assez difficiles, ont paru satisfaits de la manière de jouer de M. Taillade. Il y a véritablement en lui un effort, une volonté de bien faire ; il y a de plus une préoccupation toute récente des effets plastiques de Rouvière. Ce n'est pas ce que je blâme. Ce que je blâme, c'est le manque de distinction, c'est l'absence de race, c'est l'oubli du rôle continué qu'impose une couronne.

Macbeth n'est pas exclusivement le fou frénétique que nous montre M. Taillade. Il serait injuste pourtant de méconnaître les éclairs qui traversent son jeu, et qui, vers la fin du drame particulièrement, se sont multipliés de façon à justifier l'entraînement de la salle entière.

M. Gibeau, chargé du rôle de Macduff, a déployé une vigueur de poumons, une franchise, une assurance, et même une sensibilité qui ont été très-applaudies, dans la scène où il apprend la mort de sa femme et de ses enfants, scène que Chateaubriand plaçait très-haut. — On a remarqué l'acteur qui fait Banquo, M. Courdier, un organe excellent, un masque expressif.

Lady Macbeth, c'est M^{lle} Karoly. La réputation de cette jeune femme ne me paraît point devoir s'accroître de cette création. Dans tous les cas, je n'aurai point à me reprocher d'avoir mêlé la fumée de mon encensoir aux apothéoses prématurées dont elle fut l'objet l'hiver dernier. La physionomie de M^{lle} Karoly est essentiellement dramatique ; mais la voix ! mais le geste ! Je ne m'attendais pas, toutefois, à la voir faiblir si complètement sous ce rôle, si favorable au développement et même à l'exagération de ses facultés. Peut-être se retrouvera-t-elle aux représentations suivantes. Mardi dernier, sa diction était lourde, inintelligible même ; c'est à peine si l'on a entendu quelque chose de cette admirable invocation, que je suis forcé de citer en prose, n'ayant pas à ma portée les vers de M. Jules Lacroix :

« — Venez, esprits qui excitez les pensées de mort !
Otez-moi mon sexe, et remplissez-moi tout entière de la plus implacable cruauté ! Endurcissez mon sang ; fermez tout accès, tout passage au remords ; et que la pitié, par ses repentirs, n'ébranle pas mon cruel projet, et ne mette pas de trêve entre la pensée et l'action. Venez dans mon sein de femme changer le lait en fiel, ministres du meurtre, où que vous soyez, insensibles substances qui veillez aux malheurs des hommes ! Viens, épaisse nuit, revêts-toi des plus noires fumées de l'enfer, afin que mon couteau effilé ne voie pas la blessure qu'il fait, et de peur que le ciel le regarde à travers le rideau de l'obscurité et ne crie : Arrête ! arrête ! »

1 Traduction de M. Villemain.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE.

BOUFFES-PARIISIENS : *Job et son Chien*, opérette en un acte de MM. Messepès et Bufaut, musique de M. E. Jonas (6 février) ; *Mme Pygmalion*, opérette en un acte de MM. Adenis et Tourte, musique de Frédéric Barbier (6 février) ; reprise de *Ba-la-Klan*, opérette en un acte de M. Ludovic Halévy, musique de M. Offenbach. — Concerts.

Le *Job* des Bouffes-Parisiens ne descend point du fameux *Duc Job* ; il n'est que le très-humble groom du plus fantasque des maîtres. Figurez-vous une espèce de droguiste un peu mâtiné d'alchimiste et dont la vie se passe fiévreuse et pleine d'attaques de nerfs à chercher une panacée contre le spleen. Il veut, cet homme irritable, mais si bon au fond, guérir ses contemporains du mal de l'ennui ; mais cette pensée de vaudevilliste philanthrope, il l'exploite sous la forme brutale d'un breuvage où il entre beaucoup d'arsenic avec un soupçon d'acide prussique. Tous les chats du quartier, à qui on en a fait tâter par manière d'expérience, sont déçus dans les convulsions, probablement parce qu'ils n'avaient pas la maladie. *Job*, qui a adopté un chien, afin de se consoler des rigueurs de son maître dans les douceurs d'une affection pure, tremble pour la pauvre bête, bien sûr destinée à mourir martyre de la science ; aussi s'est-il arrangé pour substituer à la terrible bouteille une innocente fiole de malaga.

Toutes choses en ce monde ont leurs contrecoups. Cette substitution sauve la vie à un jeune étudiant, qui pousse l'amour qu'il a pour la nièce du droguiste jusqu'à consentir à expérimenter la potion. Dès la première rasade, il en déclare les effets merveilleux ; le droguiste triomphe ; les deux amants s'épousent ; *Job* et son chien se portent bien ; tout le monde est content !

Ce petit vaudeville n'est point la panacée contre le spleen que les auteurs doivent toujours supposer à leur public. S'il ne guérit de la funeste maladie, il ne la donne pas non plus ; c'est le verre d'eau sucrée que la médecine prudente ordonne à tout hasard, sachant bien que le malade ne s'en portera ni mieux ni plus mal. Par exemple, il y manque un peu de cette fleur d'orange qu'on appelle l'esprit et qui, aux Bouffes-Parisiens, doit prendre les formes les plus hardies de la plaisanterie.

La musique de M. Émile Jonas n'est point un chef-d'œuvre d'originalité, mais elle est écrite avec une grande correction et se laisse entendre sans fatigue, ce qui n'est point un si petit mérite dans ce temps de grandes ambitions, où chacun voudrait bien faire entrer les *Huguenots* dans le cadre d'une opérette. Un trio a été remarqué pour son allure pleine de franchise, ainsi que la strette d'un duo, dont le rythme échevelé invite aux entrechats du carnaval.

Mme Pygmalion, opérette donnée le même soir, est lugubre comme une farce manquée. La verve du dialogue s'y trouve remplacée par le trémoussement des acteurs qui entrent et sortent avec précipitation, lèvent de grands bras, poussent de grands cris et changent de costume à tout propos. Ces bonnes gens se donnent tout ce mal pour arriver à travestir en parade foraine la légende que vous savez. La musique de M. F. Barbier continue cette impression ; elle fait plus de bruit qu'elle ne dit de choses neuves et agréables. — Signes particuliers : une abondance désordonnée de morceaux et une grande prétention à faire la charge des procédés de style employés dans l'opéra sérieux. — Il y a pourtant une bonne page dans la partition de *Mme Pygmalion* (par l'auteur de *M^{me} Malbrouck*), c'est l'ouverture, dont les motifs sont pleins d'entrain et qui est orchestrée d'une main très-ferme.

La reprise de *Ba-la-Klan* avec chœurs nouveaux et danses inédites a très-à-propos égayé le spectacle.

— Les concerts !... déjà revenus ! et aussi nombreux que toujours ! C'est la saison des giboulées qui nous les ramène. Mais, qu'on se rassure, nous éliminerons soigneusement de la liste tous ceux qui n'auront pas valeur d'art, ce qui nous permettra de distribuer quelques adjectifs d'honneur aux plus vaillants et de donner à nos comptes-rendus un air de mansuétude qui ne messied jamais.

Pour commencer le défilé d'une manière qui fasse bien juger de ce qui va suivre, parlons d'abord de l'imposante soirée donnée par M^{me} Graëver, dans la salle de l'hôtel du Louvre. M^{me} Graëver a pour qualité saillante une puissance de doigté vraiment surprenante ; la force quasi-masculine avec laquelle elle s'empare du clavier n'a pourtant rien de brutal, parce qu'elle est tempérée par la grâce, le fini de l'exécution, les mille délicatesses de style dont les artistes supérieurs ont seuls le secret. Ces aspects différents du talent de M^{me} Graëver ont d'ailleurs été mis en pleine lumière par la manière judicieuse dont était composé le programme : la force a eu à s'exercer dans le *Concerto* de Liszt, la grâce s'est montrée dans la *Tarentelle* de Rossini, et le style a brillé dans le *Concerto* de Beethoven. Un orchestre nombreux accompagnait M^{me} Graëver, sous la conduite de son professeur, M. Litolf.

Les quatre séances de M. Vieuxtemps, de M^{me} Escudier-Kastner et de M. Batta, ont été de véritables fêtes musicales. M^{me} Escudier fait de grands progrès dans l'estime des dilettantes ; on vante beaucoup son jeu, à la fois sobre et nerveux, et pour notre part nous plaisons à lui reconnaître les hautes aptitudes que réclame la musique des maîtres ; la manière dont elle interprète avec M. Vieuxtemps la sonate de Beethoven dédiée à Kreutzer, prouve le degré d'élévation de son style. M. Vieuxtemps, de son côté, fait merveille avec son archet, qui est le plus énergique et le plus magistral que je connaisse.

Nous mentionnerons aussi la soirée musicale donnée par M^{lle} J. de Woche, avec le concours de MM. Brisson, Vanderguth, Guyot et autres artistes de talent. M^{lle} J. de Woche a une réputation bien établie, qui ne fait que croître de jour en jour.

Un concert plein de charme et très-applaudi a été le concert de M. Georges Pfeiffer, qui a joué sur le piano, avec accompagnement d'orchestre, un concerto de sa composition. Cette œuvre est distinguée à plus d'un titre ; outre qu'elle prouve beaucoup de savoir par la façon correcte dont elle est écrite, elle renferme plusieurs idées mélodiques très-valables. On y a remarqué entr'autres la barcarolle, dont le motif fait office d'*andante* ; quand nous canotons en imagination dans les pays bleus où mène la rêverie musicale, ce sont de ces barcarolles-là que nous aimons qu'on nous chante.

Les soirées de musique de chambre de M. Lamoureux sont aussi très-suivies, depuis quatre ans que M. Lamoureux en poursuit le cours avec une tenacité si digne d'encouragement. Le bon ensemble de l'exécution et le choix ingénieux des programmes en sont d'ailleurs tout le secret.

(La suite à un prochain numéro.)

ALBERT DE LASALLE.

Erratum. — Une faute typographique assez grave (quoique portant sur une lettre seulement) s'est introduite dans notre dernier article. On nous fait appeler Zerline la *Serva padrona*, comme si elle servait chez *Don Giovanni*. C'est Zerline qu'il faut lire dans toute la partie de notre chronique qui a trait à l'opéra de Pergolèse.

EXPOSITION DE LONDRES

MACHINE A MORTAISER ÉQUARRISSANT LA MORTAISE
DE MM. BERNIER ET ARBEY, CONSTRUCTEURS,
A PARIS.

Nous réparons aujourd'hui un oubli que nous avons fait en rendant compte, en octobre dernier, des machines-outils à travailler le bois de MM. Bernier et Arbey. Pour simplifier encore l'opération du mortaisage des bois, ces constructeurs fabriquent un appareil tout spécial. Avec l'ancienne machine à mortaiser, la mèche laissant arrondies les deux extrémités de l'entaille, un petit outil complémentaire était indispensable, c'était l'équarrisseur, dont la mission consistait à enlever les angles et à rendre ainsi la mortaise rectangulaire. La nouvelle petite machine dont notre croquis donne une idée exacte, remplit les deux missions.

Elle se compose d'un bâti en fonte, dont les extrémités recourbées portent deux rouleaux sur lesquels repose la pièce de bois à travailler. Cette pièce est fixée, par des vis de pression et un serre-joint, sur un plateau à coulisse qui se meut, dans le sens horizontal, au moyen d'un levier à main.

La mèche, perpendiculaire au bois à mortaiser, tourne sur deux paliers, mue par une poulie à grande vitesse. Elle peut monter ou descendre, avancer ou reculer à volonté, dans deux coulisseaux, l'un horizontal mu par un levier, l'autre vertical que fait manœuvrer une manivelle.

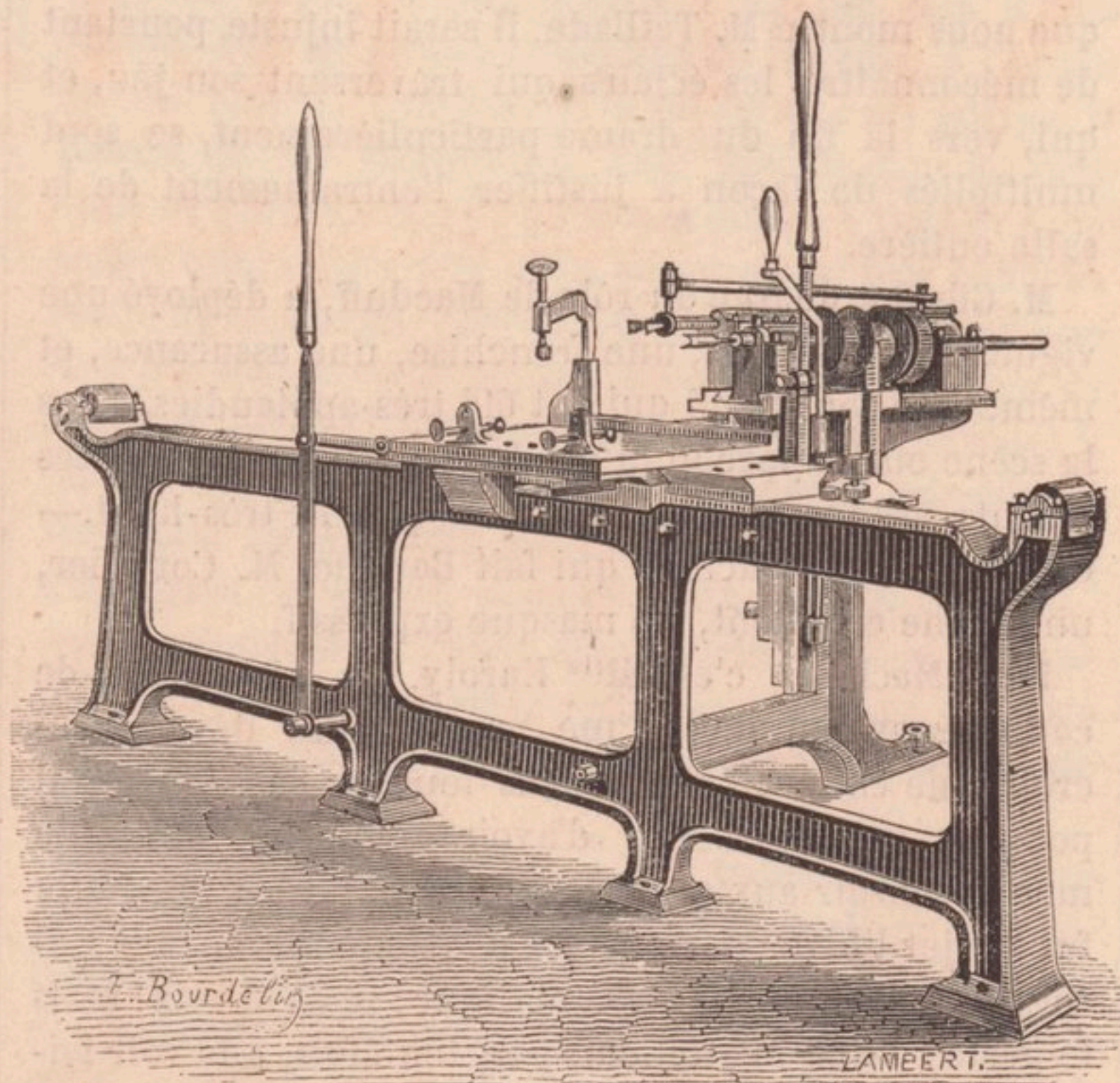
A l'aide de ces trois mouvements et avec une mèche unique, on peut donc creuser une mortaise de quelque dimension que ce soit. Sur le côté de la mèche et parallèlement à l'axe du vilebrequin, agit au moyen d'une bielle et d'un excentrique un ciseau à angles aigus. C'est cet outil qui venant équarrir les quatre coins de la mortaise, la rend ainsi parfaitement achevée et prête à recevoir le tenon.

Nous insistons volontiers sur cette machine et nous sommes heureux de complimenter ses habiles inventeurs. Grande précision, vitesse d'exécution, économie très-notable de main-d'œuvre, tels sont les avantages principaux qui feront rechercher cet appareil par tous les constructeurs qui travaillent le bois.

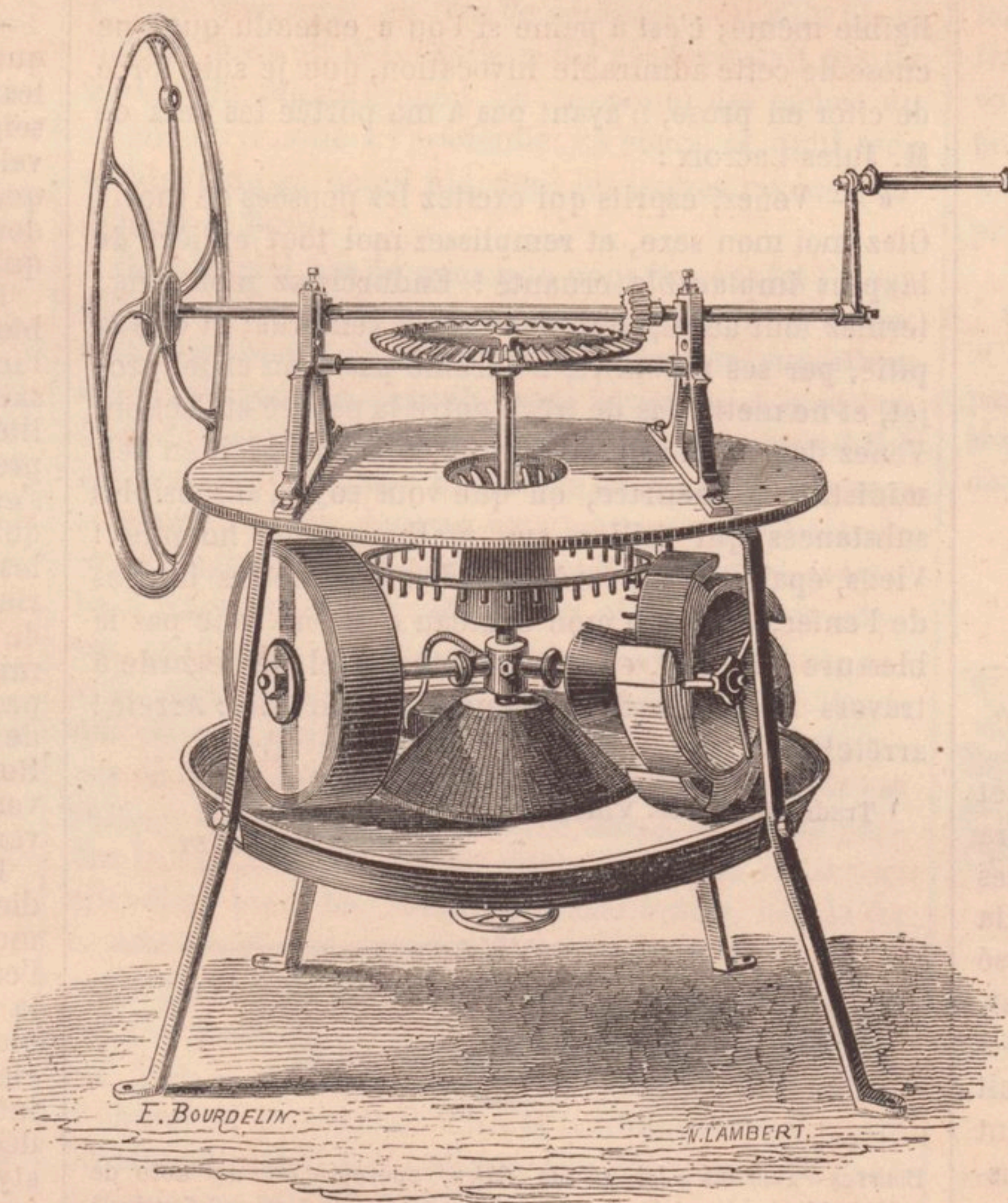
La machine à mortaiser équarrisseuse n'a pas peu contribué à faire décerner à MM. Bernier et Arbey le prix medal de l'exposition de Londres.

MOULIN RAMASSEUR DE M. FAUCONNIER, CONSTRUCTEUR
MÉCANICIEN A LA VILLETTE, PARIS.

Parmi les machines de petite dimension figurant à l'exposition française à Londres, on en remarquait une très-intelligemment conçue : c'est un moulin que l'on peut appeler universel, tant



EXPOSITION DE LONDRES. — Machine à mortaiser, équarrissant la mortaise, de MM. Bernier et Arbey, constructeurs, à Paris.



EXPOSITION DE LONDRES. — Moulin ramasseur de M. Fauconnier, constructeur-mécanicien à la Villette.

son application est propre à un nombre infini de substances. M. Fauconnier, le constructeur spécial de cet appareil, a résolu un problème que nous croyons intéressant de soumettre aux gens du métier. Ce moulin broie toutes les matières sèches : les ciments, la chaux, la pouzzolane, l'albâtre, la craie, l'asphalte, le marbre, la porcelaine, les gazettes, le verre, les sables et charbons pour fonderies, les charbons de terre et de bois, les os calcinés, la marne, les engrais, les produits chimiques, etc., etc.

Comme on peut le voir par notre gravure, l'appareil consiste en deux plateaux superposés. La transmission de mouvement est portée par le plateau supérieur. Le broyage se fait dans le plateau inférieur formant cuvette. La marchandise à traiter étant versée sur la première plate-forme, elle passe par le centre dans un cylindre creux armé de dents qui la concassent. Elle tombe de là dans la couronne du dessous et arrive sous la meule verticale, qui la broie. Un ramasseur qui tourne sur lui-même en suivant la meule, enlève la matière broyée et la verse sur le cône en treillis placé au centre du moulin. Les parties suffisamment broyées de la matière passent au travers de la toile métallique et sont recueillies dessous. Les morceaux encore trop gros retombent sous la meule et subissent un second écrasement. On conçoit que la dimension des mailles de la toile limite le degré de finesse à obtenir.

Un agitateur soulève le tamis à chaque révolution du moulin, et la secousse produite, en même temps qu'elle empêche la substance de séjourner sur le cône, facilite le tamisage.

Le ramasseur est muni en outre d'un mouvement qui peut relever d'un seul coup toutes ses pelles et annuler ainsi son travail. Cela permet, dans la mouture de certaines substances, de laisser la meule achever le broyage sans faire immédiatement usage du tamis. Encore un précieux avantage que présente cette machine, c'est de ne jamais laisser les substances à broyer inertes sous l'action de la meule. En effet, des racleurs chargent constamment la matière de place et obligent toutes les parties à être alternativement soumises à l'écrasement.

Dans les grands moulins du même système que construit M. Fauconnier, et dont un beau spécimen fonctionne dans ses ateliers de la Villette, il y a un chariot concasseur dans lequel on jette la marchandise. Ce chariot verse la substance contre une couronne dentée qui la divise avant de la livrer à la meule.

Ces moulins peuvent marcher indifféremment par manège, par roue hydraulique ou par machine à vapeur. Les petits modèles seuls marchent à bras.

Sans faire ici l'énumération de toutes les récompenses obtenues déjà par M. Fauconnier, nous citerons néanmoins les médailles d'or, de vermeil et d'argent que lui ont décernées les jurys de Paris en 1855 et 1860; plus tard, de Saint-Dizier, de Beauvais, de Châlons et de Nantes, et enfin les jurys internationaux de Londres, en 1862.

EMILE BOURDELIN.

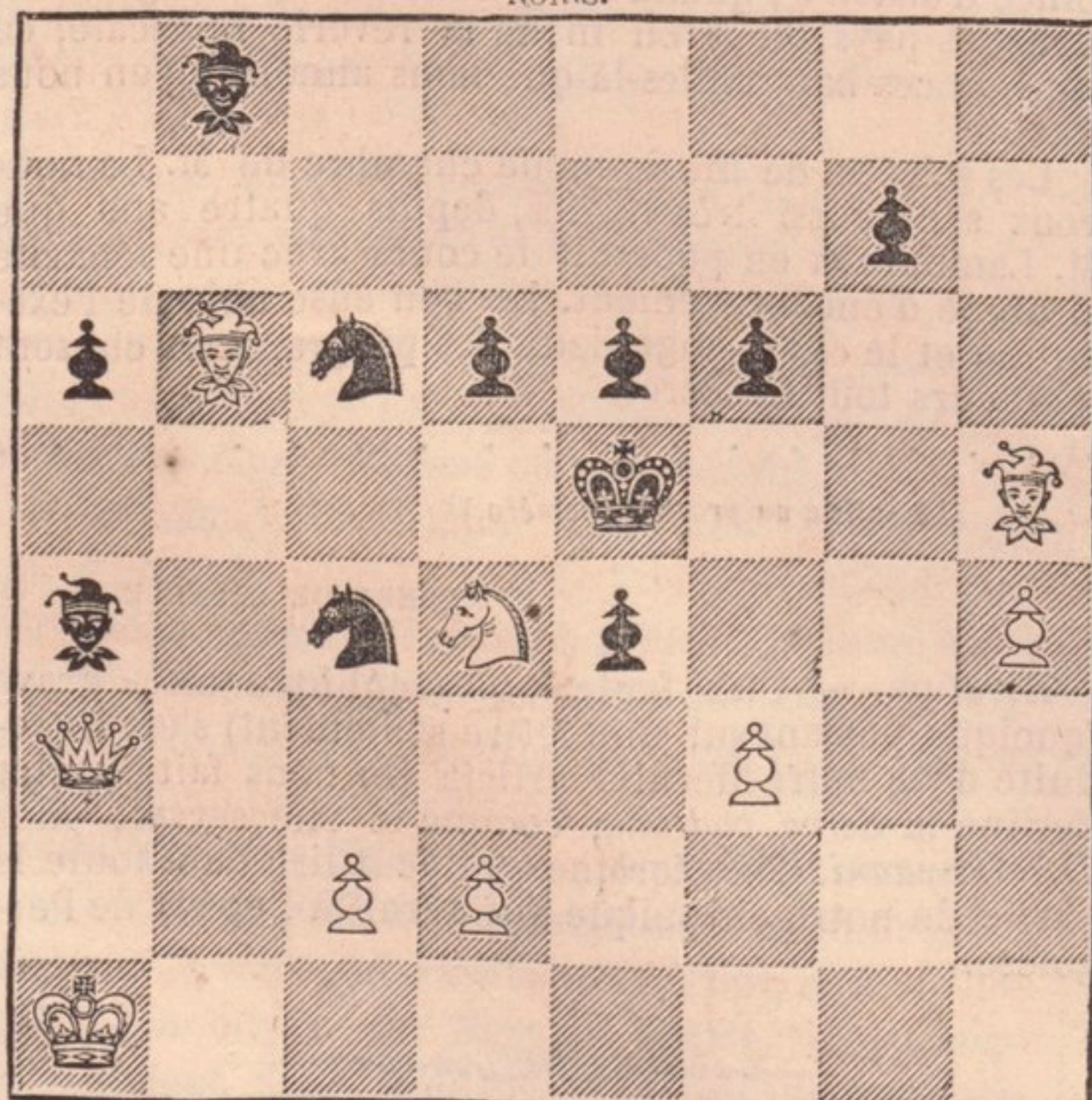
ÉCHECS

PROBLÈME NUMÉRO 66

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER

Premier prix du concours de Londres.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 64.

Blancs.

1. F pr. T, éch. à la déc.
2. F 3° FD, échec.
3. F c. TD
4. Mat de cinq manières différentes, suivant le coup joué par les Noirs.

(A)

2. C pr. P, mat.

Noirs.

1. T 4° FR (A)

2. D 5° D

3. Coup quelconque.

1. R 5° D

Solutions justes : MM. J. Delahaye ; Grosdemange ; Fraiche ; capitaine Charoussat ; Café de l'Opéra, à Nancy ; Café de la Nouvelle-Athènes ; N. Mille, à Abbeville ; Feisthamel ; Lantolme ; Trussy et Roze ; E. et H. Frau, à Lyon ; Café de Rouen, à Dieppe ; Café C. Maderni, à Lyon ; Danhauser ; Visto ; Cercle d'Échecs d'Orléans ; capitaine Dubois-mort.

Correspondance.

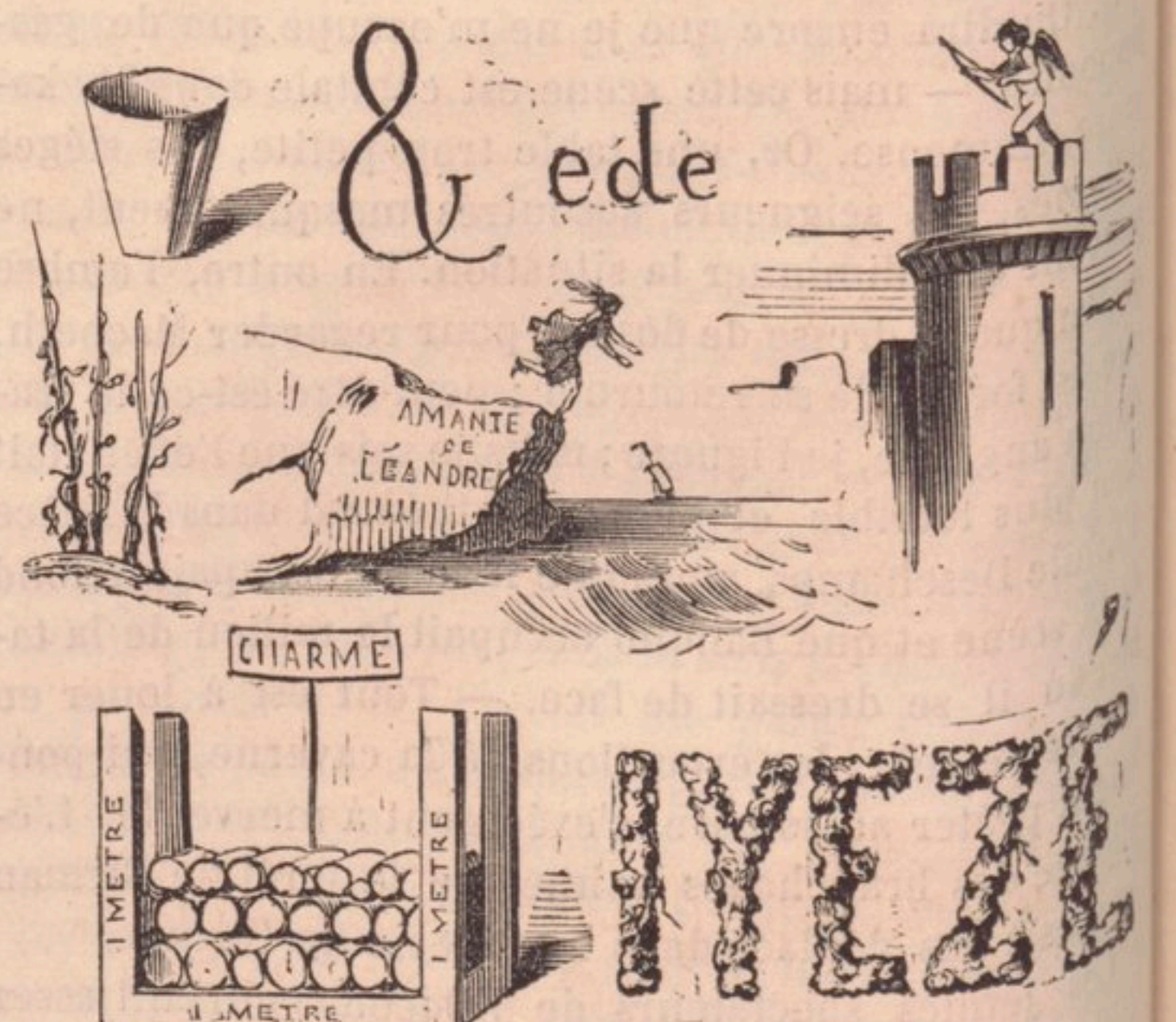
MM. L. de Croze, A. de G., X., du Cercle de Vervins. — Réponse des Noirs au 2° coup de vos solutions : T pr. T, échec.

A un correspondant de Surgères. — Il est probable, monsieur, que vous n'avez pas suivi jusqu'au bout la solution du problème n° 62; car, si vous aviez pris cette peine, vous auriez trouvé dans la variante donnée sous le titre (A) la réfutation parfaitement catégorique de votre fière objection.

M. Menendez, à Gijon (Espagne). — J'avais en effet reconnu la double solution. Tel qu'il est maintenant, le problème me semble parfait. Recevez tous mes remerciements.

P. JOURNOUD

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Dans quelques mois, de tout côté, il sera parlé d'élections.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.